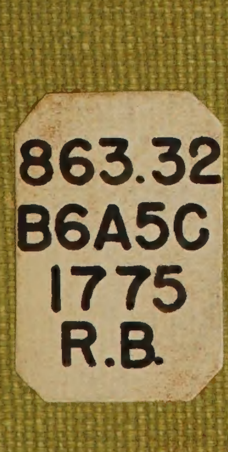
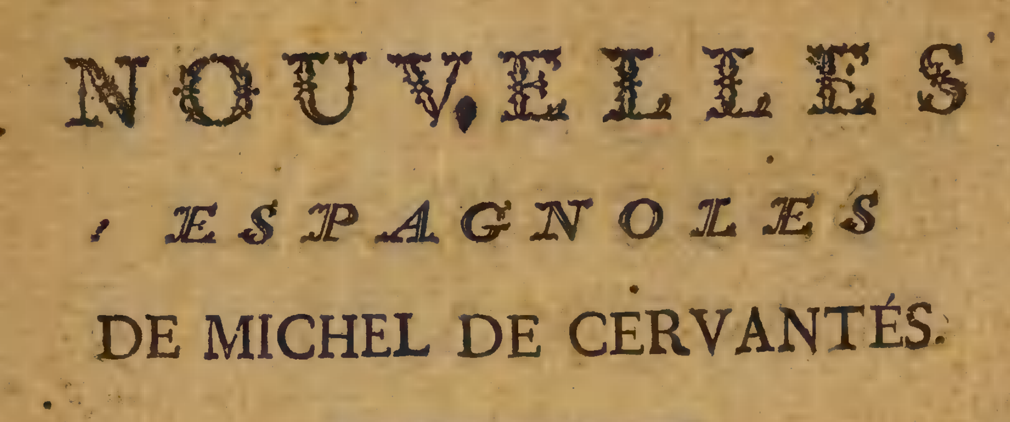


CERVANTES - LA BOHÉMIENNE MADRID 1775









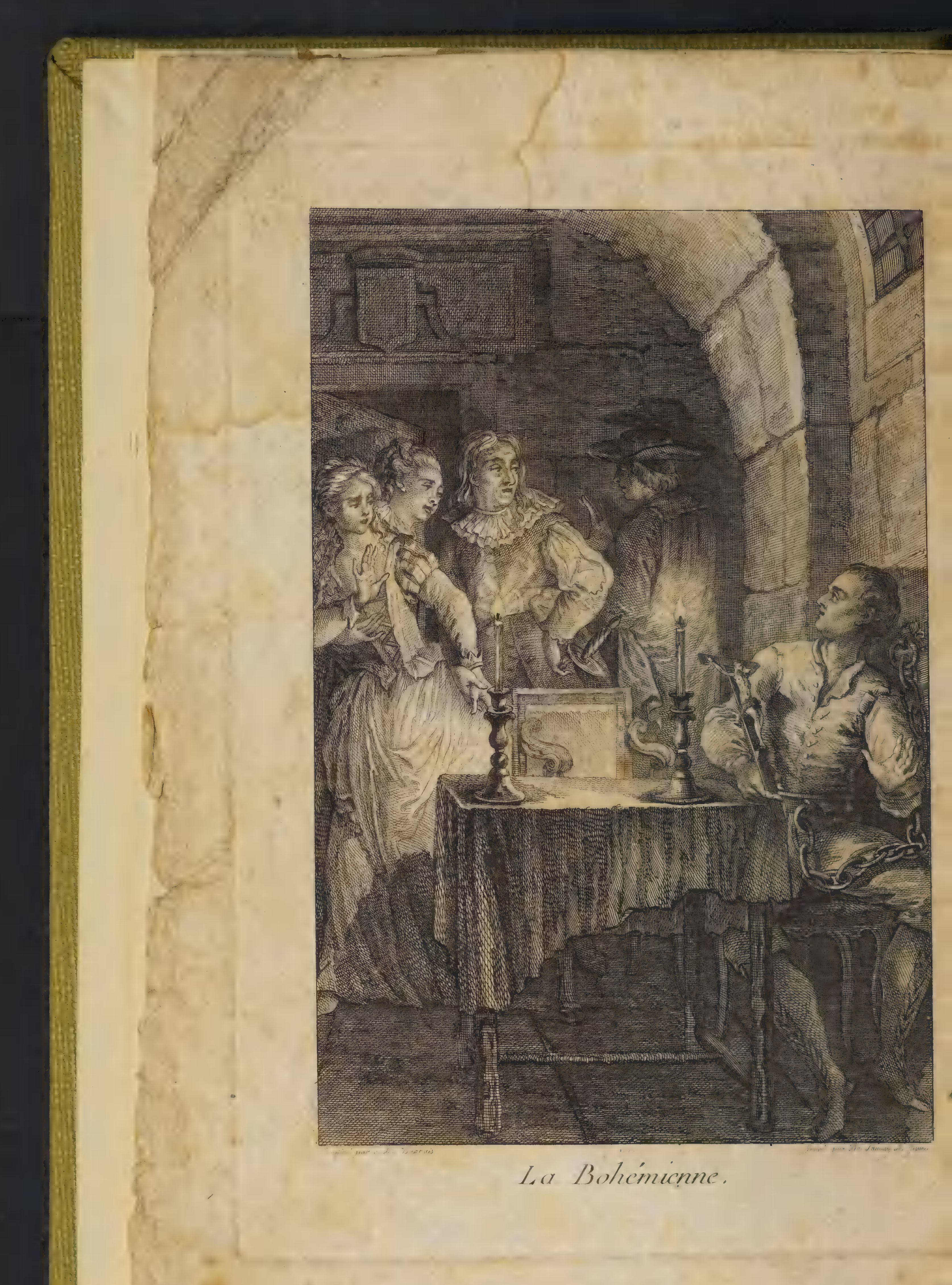
NOUVELLES ESPAGNOLES

DE MICHEL DE CERVANTÈS.

N.° I.

AVIS DU LIBRAIRE.

LORSQUE *toutes les Nouvelles de* Cervantés *auront paru, & qu'on les réunira en volumes; on les fera précéder de quelques Réflexions sur ses Ouvrages, & d'une Vie de l'Auteur, dont on distribuera des exemplaires pour ceux qui voudront les faire relier avec les douze Nouvelles.*



La Bohémienne.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÉS.

Traduction nouvelle, avec des Notes ; ornée de Figures en taille douce.

LA BOHÉMIENNE,
NOUVELLE PREMIERE.



A MADRID,
Et se trouve
A PARIS,
Chez COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la premiere Porte Cochere au-dessus du Collége.

M. DCC. LXXV.



PRÉFACE.

NOus entreprenons de donner au Public la Traduction des Nouvelles de *Cervantés :* elles ne ſont aſſurément pas indignes de l'Auteur de *Dom Quichotte ;* & il y en a pluſieurs qui ſoutiendroient le parallele avec ce qu'on a jamais écrit de plus ſaillant & de plus agréable dans ce genre trop négligé.

On trouve quelques-unes de ces Nouvelles traduites dans des Journaux & dans des Recueils ; mais nous oſons aſſurer que la plupart des Traducteurs qui les ont rédigées, n'ont fait qu'imiter groſſiérement le Romancier Eſpagnol. Ils ont pris le fond dans *Cervantés :* la forme de leurs contes eſt preſque toujours Françoiſe : & il s'en faut bien que ce ſoit là traduire. Un homme qui traduit s'impoſe ſurtout la loi de rendre la maniere & la phyſionomie de l'Auteur, & de peindre les mœurs de ſes perſonnages avec les couleurs locales qui doivent les caractériſer.

Saint Martin de Chaſſonville a donné une traduction complette de ces Nouvelles ; mais outre que le ſtile en eſt auſſi dégoûtant que barbare, le prétendu Traducteur a abſolument défiguré *Cervantés :* il a franchi toutes les difficultés, en ſubſtituant au texte, des pages entieres de ſa compoſition ; & lorſqu'il écrit d'après l'original, l'Auteur Eſpagnol ne paroît qu'un miſérable rapſodiſte (1).

(1) *Chaſſonville* ne laiſſe pas de parler avec mépris de l'ancienne traduction des Nouvelles de *Cervantés* par

Quoiqu'on ne fut pas en peine d'indiquer le but moral de la plupart des Nouvelles de *Cervantés ;* quoique l'utilité morale qu'on attribue à tant d'Ouvrages modernes entierement inutiles, nous paroiſſe encore moins fondée que celle de ces hiſtoriettes ; on ſe contentera de les donner comme une lecture de pur amuſement. Nous croyons néanmoins que tout ce qui appartient à l'Auteur de *Dom Quichotte*, doit être de quelque prix aux yeux des Gens de Lettres.

Si le nom de *Cervantés* ne promettoit à ces Nouvelles au moins un ſuccès de curioſité, on auroit peut-être lieu de craindre que les François ne fiſſent pas à la traduction le même accueil que les Eſpagnols ont fait à l'original. Trois Auteurs célebres ont, pour ainſi dire, épuiſé parmi nous la carriere des petits romans ; &, il faut l'avouer, les Ouvrages de MM. de Crébillon, Marmontel & d'Arnaud, ont dû rendre ſans doute le Public très-difficile. Ces trois Ecrivains en embraſſant collectivement tous les genres, les ont traités avec le plus grand ſuccès ; & ce ſuccès ne

---

De Roſſet & d'Audigier ; mais on ne doit pas s'en rapporter à ſon jugement. Cette traduction, qu'il dénigre, eſt beaucoup au-deſſus de la ſienne. Le ſtile en eſt concis, agréable, facile & très-correct pour le tems. Les Traducteurs poſſédoient bien la langue Eſpagnole. Ils n'ont point défiguré, comme *Chaſſonville*, la maniere de *Cervantés ;* & ſi leur traduction n'étoit pas écrite en vieux langage, elle mériteroit, à bien des égards, d'être conſervée.

pouvoit être équivoque. La légéreté, la saillie, tout le feu, tout le brillant du persiflage, tout le clinquant de la fatuité, l'art de saisir & de décomposer les nuances; l'Auteur *des Egaremens du cœur & de l'esprit* a sçu tout réunir dans un genre où il n'avoit pas de modele. L'invention, le coloris, la variété, l'agrément & l'intérêt assurent aux *Contes Moraux* de M. Marmontel, une prééminence qu'il seroit peut-être impossible de leur ôter; & personne n'a employé avec plus de force que M. d'Arnaud, le pathétique, le terrible & les grands mouvemens de l'ame. Nous observerons que les deux premiers semblent avoir écrit pour des François, & que le mérite de leurs romans est surtout dans la vérité locale. Il est vrai qu'on ne pouvoit transmettre à nos neveux d'une maniere plus positive, l'histoire de nos cercles, de nos mœurs sociales, des convenances, du ton du jour, de nos airs, de nos ridicules, de nos préjugés & de nos agrémens: mais M. d'Arnaud a peint les hommes: ces Nouvelles ne peuvent rien perdre en quelque langue qu'elles soient traduites; avantage qu'il doit sans doute à l'attrait de son genre & au choix de ses sujets.

Nous avons saisi avec empressement l'occasion de payer à ces trois Écriuains le tribut d'éloges que tous ceux qui voudront être justes ne sauroient leur refuser; & nous ne pouvons donner une opinion plus favorable des Nouvelles de *Cervantés*, qu'en assurant qu'on peut les lire avec plaisir, après avoir

lu les Ouvrages de MM. de Crébillon, Marmontel & d'Arnaud. On trouvera dans l'Auteur Efpagnol, de l'invention, de la variété, de la gaité, beaucoup de naturel & de goût. Je ne parlerai pas du ftile : celui de l'original eft perdu pour nous ; & le Traducteur ne peut que faire des efforts pour approcher du charme & de la pureté de fon modele.





LA BOHÉMIENNE,

NOUVELLE PREMIERE.

IL paroît que les Bohémiens ne vinrent au monde que pour être voleurs : ils naissent de peres voleurs : ils sont élevés avec des voleurs : on les dresse à devenir voleurs errants ; & l'amour du vol est en eux une affection de la nature, dont la mort seule peut les guérir. Une des Professes des plus expérimentées de cette étrange Nation, eleva sous le nom de sa petite fille, un enfant qui fut nommée *Précieuse*, à laquelle elle enseigna toutes les gentillesses & les espiégleries de son état. La petite *Précieuse* devint en peu de tems la Nymphe la plus alerte & la plus rusée de tout le *Bohémianisme*. D'une figure charmante, de l'extérieur le plus honnête, non-seulement elle l'emportoit sur toutes ses Compagnes, mais on l'auroit encore distinguée parmi les plus aimables personnes dont la renommée publiât les agrémens. Ni l'air, ni le soleil, ni toutes les intempéries du ciel auxquelles les Bohémiens sont exposés nuit & jour, ne pouvoient faner l'éclat de son tein ni ternir la fraîcheur de sa peau. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est que, malgré l'éducation qu'elle devoit avoir reçue, tout annonçoit dans *Précieuse* des sentimens au-dessus de ses pareilles. Sa retenue & sa discrétion ne lui faisoint rien perdre de sa gayeté folâtre. Personne n'avoit une humeur plus enjouée ; mais sa décence en imposoit si fort à tous les Bohémiens, que le plus hardi n'osoit chanter des chansons libres devant *Précieuse*, ni se permettre la moindre parole qui pût allarmer la pudeur.

La Vieille vit bien qu'elle possédoit un trésor : elle ne songea plus qu'à laisser voler son aiglon de ses propres aîles, se réservant toutefois de lui enseigner à faire usage de ses serres. *Précieuse* étoit déja une des Bohémiennes les plus huppées : elle avoit un fonds immense de vaudevilles, de rondes, de couplets, de branles & de toutes sortes de vers; mais sa principale richesse étoit une collection des plus belles romances qu'elle chantoit avec une grace toute particuliere. Tant de culture, d'agrémens, de jeunesse & de beauté, parurent à la fausse Ayeule autant de piéges inévitables; & lorsqu'elle considéroit combien *Précieuse* réunissoit de moyens de plaire & de séduire, elle ne se promettoit pas moins sur ses vieux jours, que de faire la plus brillante fortune. Aussi ne négligeoit-elle rien pour que la jeune Bohémienne parût toujours nouvelle; & il n'y avoit pas de ruses & de soins qu'elle ne mît en usage pour se procurer un fonds inépuisable de poésies. Les Poëtes ne lui manquoient point; car les enfans d'Apollon ne font aucune difficulté de s'humaniser avec les Bohémiens, & de leur vendre leurs ouvrages. Et pourquoi ceux ci ne trouveroient-ils pas, en payant, des faiseurs de vers ? Les aveugles en trouvent bien qui leur vendent à un prix fort honnête, des relations de miracles & d'autres opuscules de cette espece, aussi édifians que facétieux. Il y a de tout en ce monde, & les conseils de la faim ont une éloquence si persuasive, qu'ils abaissent souvent l'esprit jusqu'à des opérations fort au dessous de sa dignité. Ce fut dans la Castille que les talens de *Précieuse* commencerent à la rendre célebre. Elle parcourut dans son enfance les diverses parties de ce Royaume; & lorsqu'elle eut atteint l'âge de quinze ans, son Ayeule jugea convenable de la mener à Madrid, & de la faire débuter dans les champs de Sainte Barbe, théâtre ordinaire des Bohémiens; espérant qu'à la Cour où tout se vend, où tout s'achete, elle trouveroit à débiter sa marchandise comme les autres.

Précieuse parut dans la Capitale des Espagnes, le jour qu'on y célébroit la fête de la Patrone de cette

ville. Nous ne décrirons point ici la magnificence de son entrée, qui fut ni auguste, ni somptueuse; mais si notre Héroïne ne mit pas dans cette cérémonie toute la majesté dont elle étoit susceptible, au moins faut-il convenir qu'il seroit difficile de voyager d'une maniere plus gaie. On la vit arriver dansant à la tête de huit jeunes filles : elles jouoient toutes du tambour de basque avec une dextérité sans égale. Un jeune Bohémien, le plus fameux saltimbanque d'Espagne, menoit le branle; & cette troupe joyeuse marchoit environnée d'une foule de peuple qui faisoit résonner l'air de ses acclamations. Les Compagnes de *Precieuse* étoient toutes jeunes & jolies : l'ajustement le plus leste & le plus galant leur donnoit encore une nouvelle grace, mais *Précieuse* seule fixoit tous les regards. Du milieu du son des tambourins, des grelots & des castagnettes, on entendoit retentir le nom de *Précieuse ;* celui-ci vantoit sa beauté & l'élégance de sa taille : celui-là la souplesse de ses attitudes : il s'élévoit des cris d'étonnement & de plaisir : les femmes accouroient pour la voir, & les hommes pour l'admirer : mais quand elle se mit à chanter, un profond silence succéda bientôt au tumulte de cette bruyante assemblée; & la voix tendre & flexible de la petite Bohémienne excita de nouveau des applaudissemens universels. Les députés de la fête (1) étoient témoins des succès de *Précieuse :* ils lui destinerent tous d'un commun accord le prix de la danse, & ils l'inviterent à mener le branle dans l'Eglise de sainte Marie, pour y danser quelques voltes devant l'image de sainte Anne (2). *Précieuse* accepta cet offre honorable avec autant de respect que de satisfaction ; & les Bohémiennes prirent le chemin de l'Eglise où

(1) C'étoit des especes de Marguilliers chargés de décerner le prix des danses qu'on exécutoit dans les Eglises pour honorer le Saint dont on célébroit la fête.

(2) On lit dans l'original : Nevaron à hazer la (la dança) en la Jglesia de Santa Maria delante de la imagen de Santa Ana.

elle épuiserent à l'envi toutes les ressources de leur art. Lorsque la troupe eut satisfait à la curiosité des spectateurs, au-delà même de leurs espérances; *Précieuse* voulut réunir seule tous les suffrages; & après avoir dansé au son des castagnettes qu'elle agitoit des deux mains, des rigaudons, des *fandangos* & des bourrées, elle acheva de mériter le prix en chantant une romance à sainte Anne, avec autant d'onction que de légéreté (1).

Le chant de *Précieuse* ne fit pas moins de plaisir à tous les fideles, que sa danse ne leur en avoit donné. Que Dieu bénisse cette aimable enfant, disoient les uns! quel dommage, s'écrioit un autre, que ce petit Ange soit Bohémienne! En vérité le Ciel semble l'avoir faite pour être la fille d'un grand Prince. Quelques-uns se répandoient en éloges plus grossierement naïfs: laissez croître cette petite égrillarde, disoient-ils, & vous verrez si elle fera des siennes. Le joli petit filet pour pêcher

(1) Nous ne croyons pas devoir mettre dans la bouche d'une Bohémienne dansant & chantant au milieu d'une Eglise avec une troupe de voleurs vagabonds, l'espece d'hymne en romance qu'elle adresse à Sainte Anne. *Cervantés* l'a jugé convenable, & peut-être même édifiant. Chaque peuple a sa maniere de voir. Nous nous contenterons de l'indiquer pour ne pas trop dénaturer les mœurs nationales des Héros de ce petit roman. Quant à ces danses dont l'auteur parle avec tant de naïveté & même comme d'œuvres pies; il croyoit sans doute que puisqu'on chante dans les Eglises, rien n'empêche qu'on ne puisse y danser. Nous avouons en effet que la danse n'a pas moins la faculté d'exprimer toutes les affections de l'ame que le chant. On peut adorer, demander, remercier, louer, célébrer, gémir par le langage muet de la pantomime, comme par l'accent de la mélodie. Les Sectateurs de la danse pieuse s'autorisent de l'exemple de David, & de celles des Peres assemblés pour la tenue des conciles, dont l'ouverture se faisoit souvent par un grand bal, où l'on voyoit danser des Cardinaux & de saints Docteurs, sans que personne en fut scandalisé. Au reste, nous avons conservé dans nos Eglises quelques cérémonies qui tiennent assurément de la danse grave, laquelle peut peindre sans les dégrader, les objets les plus augustes & les plus terribles.

des cœurs ! Certain lourdaut plus galant, mais moins réservé, se permettoit, tantôt une équivoque, tantôt un madrigal; & toute l'assemblée paroissoit fort réjouie de la liberté de ce badinage.

Les Vêpres finies, *Précieuse* sortit de l'Eglise, triomphante au milieu de ses Compagnes; & comme les exercices de la journée les avoient toutes fatiguées beaucoup plus que de coutume, la Vieille résolut de faire reposer sa petite troupe le reste de la semaine.

La réputation de *Précieuse* se répandit bientôt à la Cour. On n'y parloit que de ses talens & de sa beauté; & quelques Amateurs envoyerent prier la Vieille de ramener ses filles à Madrid. Elles s'y rendirent dans le même appareil, & vinrent danser auprès du Palais où elles chanterent des romances & des vaudevilles plus agréables & plus galans les uns que les autres. Envain les jeunes gens les sollicitoient d'être un peu moins séveres dans le choix de leurs couplets, & de les amuser de quelques chansons gaillardes; *Précieuse*, dont les avis étoient des loix pour ses Compagnes, rejettoit avec indignation toutes les offres que cette jeunesse corrompue ne manquoit pas de leur faire; & elle ne voulut jamais permettre qu'aucune d'elles franchit les bornes d'une gaité modeste. Tant de retenue & de sagesse dans une fille élevée parmi des Bohémiens, ne faisoient qu'accroître la curiosité de toutes les personnes qui avoient entendu faire l'éloge de sa figure & de ses agrémens. On venoit en foule de tous les quartiers de Madrid, & le concours des spectateurs fut si prodigieux, que lorsque la Vieille faisoit sa ronde pour quêter, à peine pouvoit-elle suffire à recueillir les pieces de monnoie qui pleuvoient sur elle de toutes parts. Deux beaux yeux ont sans doute le pouvoir de reveiller la charité endormie. Plus *Précieuse* obtenoit de succès, plus l'amour-propre, autant que l'intérêt de la troupe, l'excitoit à faire des prodiges. Je vais chanter, s'écria-t-elle au moment qu'elle achevoit de danser, je vais chanter (pourvu qu'on nous paye encore) la romance de la Reine Marguerite : on y verra comment cette grande Princesse *fut à la Messe à Saint Lau-*

rent de Valladolid le jour qu'elle releva de couches (1). Cette romance a été composée par un Poëte du premier ordre : payez & écoutez. A peine eut-elle parlé, que les pieces d'argent tomberent comme la grêle. La fausse Ayeule eut besoin de toutes les forces que l'avarice peut rendre à la vieillesse, pour parvenir à faire sa récolte : elle fut des plus abondantes ; & *Précieuse* sensible à tant de générosité, célébra la convalescence & la piété de la Reine Marguerite, avec tout le succès que méritoient sa voix & les vers qu'elle chantoit (2).

L'enthousiasme de l'illustre auditoire ne se démentit point, & d'un millier de voix il se forma un cri qui porta le nom de *Précieuse* jusqu'aux extrêmités de la Ville. Dans l'instant où l'auguste assemblée s'abandonnoit à des transports qui tenoient de la folie, le bruit épouvantable des spectateurs fit accourir un des Lieutetenans de l'Alcalde qui revenoit de la campagne. Il s'approche pour calmer, par sa présence, cette émeute populaire ; & il voit bientôt que personne ne songe à troubler l'ordre public. On lui montre *Précieuse* & ses Compagnes : il les trouve charmantes, & cette grande rumeur n'a plus rien qui le surprenne. Il voudroit bien pouvoir témoigner comme les autres le plaisir que ce spectacle lui donne ; mais comment oser compromettre devant tant de témoins la gravité de son ministere ? L'Officier de Police se contenta donc de faire dire à la Vieille, par un domestique, qu'à la nuit tombante elle ne manquât pas de conduire ses filles chez lui : il étoit bien aise de procurer aussi ce divertissement à *Dona Clara* sa femme. La Vieille promit de s'y rendre, & sa petite troupe se mit en marche pour aller faire les

(1) Il faut avoir vécu en Espagne pour imaginer qu'un homme tel que *Cervantés* puisse prétendre à fixer l'attention du Lecteur sur d'aussi puériles circonstances.

(2) On me dispensera sans doute encore de les rapporter. Ce fameux Poëte ne nous inspireroit pas la même admiration à beaucoup près. Quelques *concettis*, de mauvaises équivoques, & un mêlange bizarre de sacré & de profane ; voilà la fameuse Romance des *relevailles* de la Reine Marguerite.

délices d'un autre carrefour. Déja le peuple s'écouloit dans les rues voisines; lorsqu'un Page superbement mis s'approche de *Précieuse*, & lui dit, en lui donnant un rouleau qu'il tenoit à la main: divine Bohémienne! un Auteur aussi épris du charme de ta voix, que de ton extrême beauté, te prie de chanter la romance que tu trouveras écrite dans le papier que je te présente. Il regarde comme la plus douce récompense de ses travaux, de devoir sa réputation au prestige de tes talens. Peut-être ses vers contribueront-ils foiblement à la tienne. Il ose au moins se flatter si tu daignes les apprendre, de te donner bientôt le renom de la premiere Romanciere du monde (1). Je les apprendrai très-volontiers, répondit *Précieuse* en souriant à ce beau Page, pourvu que ces romances ne contiennent rien qu'une jeune fille ne puisse chanter. Si tu veux même que je les paye, nous conviendrons de prix. Je pourrai m'en accommoder par douzaines: bien entendu que *douzaine chantée, douzaine payée*: car tu n'imaginerois pas sans doute qu'une Bohémienne voulût payer d'avance. Je suis absolument à tes ordres, reprit le Page. A la bonne heure, continua *Précieuse*; ce sera mon affaire de choisir. Comme elle achevoit de parler, quelques jeunes gens qui étoient à la fenêtre au rez-de chaussée de la rue, inviterent la Vieille à faire arrêter ses Filles devant la maison. Elles s'avancerent auprès des jalousies, & virent un grand cabinet magnifiquement meublé, dans lequel plusieurs Cavaliers se promenoient, tandis que d'autres jouoient à toutes sortes de jeux. Ces Messieurs voudroient-ils nous donner audience, dit *Précieuse*, en grassayant à la maniere des Bohémiennes; espece de coquetterie qu'elles affectent de l'air du monde le plus naturel? A la voix de *Précieuse*, tous les Cavaliers tournerent la tête; & quand ils apperçurent ce minois charmant, ils quitterent tous leur jeu, pour s'approcher de la fenêtre. Qu'elles entrent, qu'elles

(1) Les Auteurs, dès-lors les très humbles esclaves des baladins & baladines qui récitoient leurs ouvrages, étoient dans la dure nécessité de ne leur parler jamais qu'en Madrigaux.

entrent, les petites Bohémiennes, s'écrierent-ils en battant des mains : nous leur donnerons leurs épingles. Oui-dà, dit *Précieuse*, ne voudriez vous pas nous les faire payer trop cher ? Foi de Chevalier, reprit un des plus apparens, personne ne se permettra rien qui puisse vous déplaire. Je vous jure, mon bel Ange, par l'Ordre que je porte (il mit la main sur celui de *Calatrava*), qu'il n'y en a pas un de nous qui soit capable de toucher à la bordure de vos souliers. Si tu veux entrer, *Précieuse*, lui dit une de ses Compagnes, tu es bien la maîtresse : pour moi je ne courrai point le risque de me mêler dans cette foule d'hommes. Va, va, Christine, reprit la premiere, c'est un homme seul qui est à craindre : quand ils sont assemblés, ils me guérissent de la peur. Souviens-toi, Christine, qu'une femme qui veut être honnête, le sera toujours, fût elle au milieu d'une armée. Les occasions dangereuses, ce ne sont pas celle-ci. Entrons, entrons, je vous prends sous ma protection Tu parles comme un Docteur, interrompit la Vieille : allons, mes enfans; ces Messieurs vous attendent. *Précieuse* aussi-tôt se mit à la tête des Nymphes, & elles entrerent avec beaucoup d'assurance & de gaité. Un Chevalier qui s'approcha de *Précieuse* pour lui conter fleurette, apperçut dans son sein le papier que le Page venoit de lui donner. Ah! friponne, lui dit-il, vous recevez déja des billets-doux. Ne le croyez pas, répondit-elle, je les cacherois un peu mieux. C'est une romance dont je daigne accepter l'hommage. Je ne l'ai pas encore lue. Comment lue, reprit-il ! Tu sais donc lire ? Qu'appellez vous lire, dit la Vieille offensée ? *Précieuse* écrit comme un Avocat; & quand elle seroit la fille d'un Alcalde, elle n'auroit pas été mieux élevée. Le Cavalier ouvrit le papier, & vit qu'il renfermoit un écu d'or. Ma foi, s'écria-t-il, le style est rare pour un Poëte ! Quel début! Tiens, mon enfant : je souhaite que l'Auteur ait souvent des idées aussi heureuses. J'en accepte l'augure, dit *Précieuse* : il me prend sans doute pour un de ses Confreres. Le miracle n'est pas que je reçoive; mais qu'un Poëte me donne, voilà le merveilleux Si toutes ses chansons sont enrichies de petits supplémens de cette espece, il n'a qu'à

ſe mettre à traduire toutes le romances des Maures ; & qu'il me les envoie l'une après l'autre, je vous promets de leur tâter le poulx. Allons, Seigneur, liſez ; voyons ſi le Poëte eſt auſſi brillant que libéral.

Précieuſe eſt ton nom : d'une pierre de prix
N'es-tu pas en effet l'image ?
De ſon éclat, du tien, les yeux ſon éblouis ;
Elle eſt dure..... ton cœur l'eſt cent fois davantage.
Tu confirmes bien le refrein:
Jamais Beauté ne marcha ſans dédain.
Si dès le printems de ton âge,
Tu nous montres tant de fierté,
Que ſera ce vers ton été ?
Pourquoi, pourquoi faut-il que cet œil qui nous charme ;
Imite un baſylic qui tue en regardant ?
Ta beauté nous ravit, ta rigueur nous allarme :
Ton joug eſt tyrannique autant que ſéduiſant.
Mais, dis ; eſt-il bien vrai que tu reçus la vie
D'un Bohémien qui mandie ?
Moins fleuve que ruiſſeau, chétif Mançanarès !
Eſt-ce bien ſur tes bords que ſont nés tant d'attraits ?
Précieuſe y naquit, *Précieuſe* te vange :
Ce tréſor
Paſſe l'or
Que roulent dans leur courſe & le Tage & le Gange.
Inſtruite par ton art, *Précieuſe* tu ſçais
Nous dire la bonne aventure ;
Aventure funeſte à qui veut de trop près
Conſulter dans tes yeux ces magiques ſecrets.
Si ce n'eſt point une impoſture,
Tes Compagnes cent fois ont forcé la nature
A leur révéler ſes décrets ;
Et leurs charmes, dit on, percent la nuit obſcure
Qui couvre du deſtin les ténébreux arrêts.....
Ah ! tes charmes, à toi, ſont plus forts & plus vrais.
Ta magie eſt plus ſimple ; elle eſt auſſi plus sûre.
Un regard eſt le taliſman
Qui te ſoumet celui qui t'a vu un inſtant.
Si tu chantes,
Tu m'enchantes :
Si tu danſes, mon ame en ſecret ſuit tes pas ;
Elle erre en t'écoutant, ſur tes levres brûlantes ;
Et ton ſilence même a pour moi mille appas.
J'étois libre, & voici que je porte une chaîne ;
Je ſens que ſur mon cœur toujours tu régneras:
Ce cœur que malgré lui tu retiens dans tes lacs
Prouve que *Précieuſe* eſt par-tout ſouveraine.

Précieuse, rubis charmant !
Souffre l'aveu de mon tourment.
C'est moi qui t'ose aimer, moi que l'amour inspire,
Moi qui par toi meurs ou respire
Moi ton humble captif, pauvre & timide amant.

Le mot par lequel il acheve sa romance, dit alors *Précieuse*, me paroît de mauvaise augure. Les Amants doivent-ils jamais avouer qu'ils sont pauvres ? *Pauvreté est si fort ennemie d'amour!* Qui diable t'en a tant appris, petite espiégle, dit le Commandeur ? Et qu'ai-je besoin de Maître, répond *Précieuse* ? N'ai-je pas une ame & quinze ans ? Je ne suis ni manchotte, ni boitteuse; eh bien ! mon esprit ne l'est pas davantage. Celui des Bohémiens, comme vous savez, est toujours précoce. En avez-vous jamais vu de balourds ? La nécessité de vivre aiguise à chaque pas leur imagination, & je vous assure qu'ils ne la laissent pas couvrir de rouille. Interrogez mes jeunes Compagnes dont le silence paroît si hébété : mettez-leur un peu le doigt dans la bouche ; & vous verrez si elles ont des dents. Il n'y a point d'enfans parmi nous. Le diable & l'expérience nous en apprennent plus dans une heure, que ne feroit en deux ans un Licentié. Les Cavaliers ne pouvoient se lasser d'admirer la finesse & l'esprit de la petite Bohémienne. On l'environnoit, on l'applaudissoit, on la combloit d'éloges; & chacun se piquant à l'envi de libéralité, la collecte fut si riche, que jamais la fausse Ayeule n'avoit vu tant de pieces d'argent à la fois. La nuit approchoit : douce, contente & rajeunie, la Vieille ramassa son troupeau, & se rendit à la hâte dans la maison de Monsieur le Lieutenant, après avoir promis à ces généreux Seigneurs de venir les amuser quelquefois. Dona Clara attendoit *Précieuse* comme la rosée de Mai. Elle, ses Demoiselles, ses Duegnes, ses Voisines & tout leur monde, étoient assemblées dans un grand sallon où elles comptoient les minutes ; lorsque les Bohémiennes entrerent. *Précieuse* brilloit au milieu de ses Compagnes, comme un flambeau parmi de foibles lumieres. Toutes les femmes se leverent pour l'entourer. Les unes l'embrassoient : les autres considéroient sa taille, ses yeux, sa bouche, ses cheveux & ses mains. Celle-ci la com-

bloit de bénédiction : celle-là souhaitoit d'avoir une fille qui ressemblât à la jeune Bohémienne. Enfant d'or! enfant d'escarboucles! céleste enfant, dit Dona Clara, en l'embrassant avec transport, sais-tu dire la bonne aventure? De deux ou trois façons, répondit *Précieuse*. Eh bien! continue Dona Clara, par la vie du Lieutenant mon Seigneur! il faut que tu me dises la mienne. Oui, oui, interrompit la Vieille, qu'on présente à ma fille la paulme de la main, & qu'on lui donne une piece pour faire la croix (1); nous verrons s'il y a un Docteur dans toute l'Espagne qui sache parler comme cette merveille. La Dame Lieutenante mit la main dans sa poche, & après s'être fouillée quelque tems, elle découvrit qu'elle n'avoit pas un double : ses Duegnes & ses voisines ne furent pas plus heureuses dans leurs recherches. Le vieux Ecuyer de Dona Clara avoit bien quelques maravédis (2); mais cette monnoie n'étoit pas recevable pour le succès de l'opération magique. Je sais bien, dit *Précieuse*, que toutes les croix sont bonnes, comme croix; mais celles d'or ou d'argent sont assurément les meilleures. Il faut que *vos Seigneuries* sachent que faire la croix dans la paulme de la main avec une monnoie de cuivre, c'est vouloir affoiblir la vertu de la bonne aventure, au moins de la mienne : mon avis est donc d'opérer avec une piece d'or ou tout au moins d'argent. Tenez, Mesdames, je suis comme les Sacristains qui sautent de joie, lorsque l'offrande est bonne. Eh bien Seigneur *Contreras*, dit alors une Dame du voisinage en s'adressant à son Ecuyer, n'auriez-vous pas sous la main quelque réal de quatre? Prêtez-le-moi : je vous le ferai rendre par le Docteur mon mari, dès qu'il sera de retour. Le bon *Contreras* crut que sa Maîtresse avoit perdu la raison, & il ne fit pas semblant d'entendre ce qu'elle venoit de lui dire. Une jeune

(1) Lorsque les Bohémiennes veulent dire la bonne aventure à quelque dupe, elles commencent par faire une croix dans la paulme de sa main avec une piece de monnoie d'or ou d'argent.

(1) Monnoie de cuivre.

fille, témoin de l'embarras de cette opulente aſſemblée, & qui mouroit d'impatience de voir la Prophéteſſe en action, s'approcha de *Précieuſe*, & lui offrit avec beaucoup de timidité, ſon dé d'argent; ſuppoſé que cette *breloque* pût ſuppléer au défaut d'une piece de monnoie. Allons, allons, ma fille, dit la Vieille en colere, prends toujours & dépêchons-nous. Il ſe fait nuit, & *leurs Seigneuries* ne me paroiſſent pas trop en train de s'amuſer. *Précieuſe* alors prit le dé, avec lequel elle fit cinq ou ſix figures myſtérieuſes dans la main de Madame la Lieutenante; & affectant toute la gravité d'une Magicienne qui va dévoiler les ſecrets de l'avenir, elle chanta une romance prophétique, dont tout l'auditoire parut fort pénétré (1).

Les Bohémiennes étoient ſur le point de prendre congé, lorſque Monſieur le Lieutenant parut. Ses femmes ſe mirent à lui raconter toutes à la fois, les prodiges dont elles venoient d'être témoins; & il conjura *Précieuſe* de ne pas le priver du plaiſir de la voir & de l'entendre. Elle eut la complaiſance de recommencer ſes exercices : tous les ſpectateurs ſe livrerent encore

(1) Nous ne traduirons point cette Romance : elle ne contient que les puérilités dont les Diſeuſes de bonne aventure ont coutume de bercer les ſots qui les payent. Ces inepties ſont à peu-près les mêmes dans tous les lieux & dans tous les tems; & il ne faut pas croire qu'elles aient diſparu avec les ſiécles d'ignorance. Les amateurs peuvent en apprendre les formules tecniques; à la ſource même; encore aujourd'hui; dans le dix-huitieme ſiécle; dans le plus lumineux & le plus philoſophique des ſiécles; au milieu de la Capitale des Gaules : on y voit des femmes de la plus grande diſtinction, des eſprits forts femelles, des prodiges de ſcience, de ſyſtêmes & de philoſophie, faire vaticiner pour un écu dans un entreſol de la rue des Mauvais-Garçons, une ſorciere qui raſſemble à leurs yeux le futur contingent dans du marc de caffé ou dans un verre d'eau. Ces Dames partagent ainſi leurs loiſirs, de la meilleure foi du monde, entre les connoiſſances les plus abſtraites & les plus ſublimes, entre les converſations des Gens de Lettres & des Savans qu'elles ne ſe contentent plus de protéger, mais qu'elles éclairent, & les myſtérieux entretiens de ces Prophéteſſes a ſix francs par leçon.

aux démonſtrations de la joie la plus vive ; mais l'Officier de judicature n'oſant point dérider ſon front, ſe contenta de maintenir pour bien & juſtement données, toutes les louanges qu'on prodiguoit aux rares talens de la petite Bohémienne. Il ne voulut pas néanmoins s'en tenir aux éloges. Il mit la main dans ſon eſcarcelle, & la retirant auſſi vuide qu'elle y étoit entrée, il ſe retourna vers ſa femme, & lui dit avec beaucoup de majeſté : Madame la Lieutenante ! donnez, je vous prie, quelques réaux à l'aimable *Précieuſe*. Seigneur Lieutenant, répondit-elle, j'aurai l'honneur d'apprendre à Votre Grace, qu'entre toutes les Dames qui compoſons cette noble aſſemblée, nous n'avons pû trouver un réal : mais *Précieuſe* reviendra, & nous la régalerons mieux un autre jour. Permettez-moi, Meſdames, de dire à Vos Seigneuries, interrompit *Précieuſe*, que je ne ſuis pas la maitreſſe de donner mon tems pour des bénédictions. Avec tout le reſpect que votre petite ſervante a pour vous, ne l'attendez plus ſi vous ne la payez pas : mais non, ajouta-t-elle avec un ſourire malin, & en faiſant une grande révérence ; je reviendrai pour faire ma cour à tant d'illuſtres perſonnes. Allons, allons, Monſieur le Lieutenant, fouillez-vous bien : vous trouverez quelques réaux. Il faut que chacun vive de ſon métier. N'établiſſez point de nouveaux uſages ; car ils iroient à vous faire mourir de faim. Que vous en coûtera-t-il pour nous récompenſer ? Un petit tour de bâton de plus. Je ne ſuis qu'un enfant ; mais j'ai toujours entendu dire que chaque Office doit rapporter à celui qui l'exerce au moins de quoi en acheter un meilleur. C'eſt ainſi que penſent les Concuſſionaires, dit Monſieur le Lieutenant, mais un bon Juge n'a d'autre titre pour mériter un poſte plus lucratif, que d'avoir rempli le ſien avec honneur. Par la vie de votre auguſte Épouſe, reprit *Précieuſe*, Votre Seigneurie parle comme un Canoniſé ! Il faut que je coupe un morceau de votre robe pour en faire des reliques. La rare merveille de trouver ſur la légende un Saint de votre métier ! C'eſt aſſez ma fille, reprit le Lieutenant, je ferai ſi bien que Leurs Majeſtés ſouhaiteront de te voir. Oh ! oh !

continua *Précieuse*, peut-être voudroient-elles me faire servir de bouffon. Il y en a bien assez à la Cour, sans appeller des Bohémiennes. Je me trouve à merveille telle que je suis : pauvre & contente ; & que le Ciel dispose de mon sort.

Enfant, dit la Vieille, ne t'égosille pas davantage. Tu en sçais plus que je ne t'en ai appris. Parle de choses dont ta jeunesse te permet de parler ; & ne t'avise pas de grimper sur des hauteurs d'où il n'y a personne qui ne risque de faire une chûte à se casser le cou. Elles ont le Diable au corps, toutes ces Bohémiennes, dit alors le Lieutenant, tandis qu'elles faisoient leurs révérences. Et mon dé, s'écria la petite Fille, qui avoit prêté le sien ? Avec quoi veut-on que je travaille ? Va, va, répondit *Précieuse*, tu peux t'en pourvoir d'un autre, ou renoncer à coudre jusqu'à l'hiver prochain. Je te promets de revenir, & de te dire plus de bonnes & de mauvaises aventures qu'il n'y en a dans tous les Livres de Chevalerie. A ces mots, elles sortirent de la maison, & se joignirent à une troupe de Journalieres qui ont coutume de retourner dans leurs Villages à l'heure de l'*Ave Maria*. La Vieille ne manquoit jamais de voyager sous cette escorte, tant elle avoit peur qu'on ne lui escamotât *Précieuse*.

Un jour que les Bohémiennes revenoient à Madrid de grand matin, elles rencontrerent dans un petit vallon éloigné de la Ville de près d'une demi-lieue, un jeune homme lestement mis, qui portoit une dague & une épée d'or, & dont le chapeau étoit orné d'un riche cordon, & surmonté de plumes de diverses couleurs. Les Bohémiennes s'arrêterent pour le considérer, étonnées de voir ce beau garçon marcher à pied & tout seul dans la campagne, avant le lever du soleil. Il s'approche de la troupe, & s'adressant à la Vieille ; par ta vie, ma bonne Mere, lui dit-il, je te conjure de me suivre avec *Précieuse*, à vingt pas d'ici : il faut que je vous entretienne un moment : soyez certaines l'une & l'autre, que vous ne serez pas fâchées de m'avoir accordé cette grace. A la bonne heure, répondit la Vieille, pourvu que je ne perde pas mes filles de

vue. Il ſeroit inutile, dit le Cavalier, de l'air du monde le plus intéreſſant, de chercher à déguiſer les motifs de la démarche que je fais aujourd'hui. Vous m'avez inſpiré, belle *Précieuſe*, la plus violente paſſion; & c'eſt pour vous en faire l'aveu, que je vous ai prié de m'écouter un inſtant. Je ne vous cacherai pas que j'ai fait pour vaincre mon amour, tous les efforts dont ma raiſon a été capable; mais plus je cherchois à combattre les ſentimens de mon cœur, plus il ſe rempliſſoit de votre image. Vous voyez, continua-t-il en ouvrant ſon manteau, que je ſuis Chevalier d'un des Ordres les plus célèbres de l'Eſpagne. Mon nom eſt Dom Juan de Carcamo. Unique héritier d'une famille opulente, ma fortune doit un jour égaler ma naiſſance. Mon pere eſt à la Cour, où il eſt à la veille d'obtenir une Charge diſtinguée; & quoique ma maiſon ne le cede à aucune autre en ancienneté, je voudrois être né le plus grand Seigneur de Madrid, pour élever *Précieuſe* autant qu'elle en eſt digne. Il ne ſauroit entrer ni impoſture, ni raillerie dans le ſerment que je vous fais de vous conſacrer le reſte de mes jours; & je vous jure par ce que je ſuis, que je veux les employer à vous ſervir de la maniere que vous l'ordonnerez: car je n'ai plus d'autre volonté que la vôtre. Si vous avez quelque confiance en mes paroles, la paix va renaître dans mon cœur; mais ſi vous prenez mes proteſtations pour des fleurettes, il n'y a point d'extrémités auxquelles mon déſeſpoir ne puiſſe me porter. La maiſon de mon pere eſt dans la rue de Tolede. Il eſt aſſez connu pour qu'il vous ſoit aiſé de ſavoir ſi je vous en impoſe. Voilà cent écus d'or que je vous prie d'accepter: celui qui vous a donné ſon ame toute entiere, doit trouver une grande douceur à vous faire hommage de ſa fortune. Tandis que Dom Juan parloit, *Précieuſe* ne ceſſoit de le conſidérer avec la plus grande attention. La figure, la taille, l'air & le langage du Chevalier lui inſpiroient malgré elle, un ſentiment de joie qu'elle avoit beaucoup de peine à contenir. Ma mere, dit-elle à la Vieille, en ſe tournant de ſon côté pour diſſimuler ſon émotion, voulez-vous me permettre de répondre à Dom

Juan ? Parle, ma fille, parle, répondit la fausse Ayeule : je m'en rapporte absolument à ta sagesse. Seigneur Chevalier, continua *Précieuse*, je ne suis qu'une pauvre Bohémienne; mais il y a dans cette petite tête-là, je ne sais quel instinct qui m'éleve toujours au dessus de ma condition. Les mensonges de la galanterie ne peuvent me leurrer : les présens ni les promesses ne sauroient m'émouvoir. Si je suis très-jeune, j'ose vous assurer que ma raison ne l'est pas. Je n'ignore point que l'amour est un transport impétueux qui met hors de lui-même un homme nouvellement épris. La possession de l'objet qu'il recherche, lui paroît renfermer tous ses desirs; mais à peine l'a-t-il obtenue, que les dégoûts & les chagrins succedent à ces douces chimeres. Les yeux une fois ouverts, sa tendresse se change en mépris ; & la malheureuse qu'il adoroit, n'est bien-tôt plus qu'un objet d'horreur. Ces réflexions m'ont inspiré tant de crainte, que loin de croire aux paroles, je douterois même des œuvres. Mon innocence est le seul trésor que je possede : elle est heureusement à l'épreuve des promesses & des dons. La vertu qui peut s'acheter, est toujours de bien peu de prix ; & il n'y a ni ruses, ni trames, ni sermens, ni complots qui puissent corrompre la mienne. L'innocence est une fleur dont l'imagination même peut ternir l'éclat. Voyez comme la rose se fane, lorsqu'elle est détachée du rosier. Tel est le sort de cette belle fleur; celui-ci la touche, celui-là la sent, un autre la cueille; elle meurt dans les mains d'un rustre. Seigneur Chevalier ! si vous êtes venu pour conquérir *Précieuse*, je vous préviens qu'elle ne tombera que sous le joug sacré du mariage. Sa défaite alors loin de lui coûter des regrets, sera pour elle une source de joie. Je serai votre femme si vous voulez être mon époux ; & quelque téméraire que mon projet puisse vous paroître, j'ai cependant encore l'audace d'exiger des conditions. Il faut d'abord que je sache si vous êtes réellement Dom Juan de Carcamo : cette certitude une fois acquise, je veux que vous quittiez la maison de votre pere pour les tentes des Bohémiens. Vous menerez pendant deux ans la même vie que nous :

ce

ce tems ſuffira pour eſſayer nos humeurs. Si nous nous convenons, je ſerai votre épouſe (1); mais croyez que juſqu'alors je ne ſerai que votre amie. Peut-être que dans le cours de ce noviciat, Dom Juan pourra recouvrer la vue que je lui ai fait perdre, ou qui me paroît du moins fort offuſquée. Peut-être fuira-t-il alors ce qu'il pourſuit avec tant d'ardeur; & peut-être, Seigneur Chevalier, rougirez-vous un jour d'avoir aimé *Précieuſe*.

Si vous voulez, à ce prix, vous enrôler ſous mes drapeaux, vous en êtes le maître. Votre ſort eſt dans votre main; mais n'eſperez jamais de toucher la mienne à d'autres conditions. Dom Juan ravi de voir que *Précieuſe* avoit autant d'eſprit que de beauté, ne manifeſtoit ſon étonnement que par des ſignes d'admiration & de plaiſir. La Bohémienne s'appercevant de ſon embarras, & qu'il n'avoit pas même la force de répondre, pourſuivit en ces termes: je ſais, Seigneur Chevalier, qu'on ne décide pas dans un inſtant une affaire d'une auſſi grande importance. Retournez chez votre pere, & réfléchiſſez à loiſir ſur le parti que vous voulez prendre. Il vous ſera libre de m'entretenir dans le même lieu, lorſque nous reviendrons de Madrid. Quand le ciel me deſtine à vous aimer juſqu'au tombeau, ma chere *Précieuſe*, répondit le Chevalier, je regarde vos moindres volontés comme des loix; mais j'avoue que ce que vous exigez aujourd'hui de mon amour, ne me ſeroit jamais venu dans la penſée. J'accepte cependant avec tranſport tout ce que vous me propoſez. Regardez-moi dès ce moment comme Bohémien. Je me ſoumets à toutes les épreuves que vous voudrez me faire ſubir, & vous me trouverez le même dans tous les tems. C'eſt à vous de fixer le jour où je dois embraſſer ma nouvelle profeſſion; il ne viendra jamais

(1) Tout ceci n'a rien contre la vraiſemblance en Eſpagne, où les mariages diſproportionnés ſont d'autant moins rares, qu'un jeune homme & une fille n'ont pour ſe marier, qu'à le vouloir.

assez tôt pour mon impatience. Je vais prétexter un voyage de Flandre. Mon pere abusé par un dessein qui ne sauroit manquer de flatter son inclination, m'offrira de lui-même les sommes nécessaires pour l'entretien d'un homme de mon rang, & j'ose croire que vous voudrez bien en disposer. S'il m'est permis de vous demander déja quelque grace, je vous conjure de vous informer dès aujourd'hui de la vérité de tout ce que je vous ai dit sur ma naissance & sur ma fortune, & de ne plus retourner à Madrid; car je tremble que dans le tumulte de cette Capitale, quelque événement ne m'enleve ma chere *Précieuse*. Doucement, Seigneur Chevalier, interrompit la jeune Bohémienne, je regarde la liberté comme le plus grand des biens. N'exigez rien de moi qui puisse y porter atteinte; mais ne craignez pas non plus que j'en abuse : je saurai m'en servir sans jamais sortir des bornes de l'honnêteté. La premiere loi que je me permets de vous imposer, est celle d'une confiance aveugle. Un peu de jalousie ne sauroit déplaire; mais l'extrême jalousie est une injure, lorsqu'elle est sans aucun fondement. Enfant, dit la Vieille, confondue, je suis épouvantée de ta pénétration. Il n'y a pas un Professeur à Salamanque en état de parler, comme tu fais, d'amour, de mariage, de vertu, de confiance. On te prendroit pour une de ces possédées qui parlent Latin sans l'avoir jamais sçu. Je crois en vérité que tu me feras devenir folle. Bon, bon, ma grand'mere, répondit *Précieuse*, vous en verrez bien d'autres. Toutes les choses que vous venez d'entendre ne sont que des niaiseries en comparaison de celles qui me restent à dire. Plus *Précieuse* parloit, plus l'amoureux Chevalier s'enflammoit pour la jeune Bohémienne. Après de nouvelles protestations de la part de Dom Juan, il fut convenu qu'il se trouveroit dans huit jours au même endroit, pour rendre compte de l'état de ses affaires, & que *Précieuse* profiteroit de ce tems-là pour aller aux informations. Le Chevalier prit alors une bourse de brocard, & la présenta à la Vieille, en l'assurant qu'elle contenoit cent écus d'or. *Précieuse* voulut s'opposer à la générosité de Dom Juan:

tais-toi, tais-toi, petite ſotte, dit la Grand'Mere avec précipitation, ce préſent n'a rien qui ne doive te flatter. La meilleure preuve que le Seigneur Chevalier eſt vaincu, c'eſt qu'il rend les armes. Veux-tu d'ailleurs que nous dérogions à la qualité de Bohémiennes ? Veux-tu qu'on nous reproche d'attaquer des uſages conſacrés depuis tant de ſiécles ? Que je refuſe cent écus ! moi ! comme ſi l'on ne pouvoit pas les coudre dans les plis de quelque vieille mante ! Et ſi quelqu'un de nos parens ou de nos camarades venoient à tomber entre les mains de la Juſtice ! crois-tu qu'il y ait faveur auprès des Juges qui vaille celle des écus ? Trois fois d'infâmes calomniateurs m'ont accuſée de pluſieurs crimes : trois fois je me ſuis vue prête à monter ſur l'âne pour y être fuſtigée : eh bien ! une écuelle d'argent me ſauva d'abord les étrivieres : un collier de perles m'épargna la ſeconde épreuve, & quarante écus déterminerent le Juge à me diſpenſer de la troiſieme. Nous exerçons une profeſſion périlleuſe, ſujette à mille diſgraces, à mille contre-tems : ſonge qu'au milieu des dangers dont elle eſt environnée, il n'y a pas de meilleure défenſe pour nous, que les invincibles armes du grand Philippe. Pour un doublon à deux faces, celle du plus lugubre Procureur ſe déride à l'inſtant ; la joie ſe répand ſur les viſages ſiniſtres des Alguazils, ces véritables harpies des pauvres Bohémiens ; car ils nous pourſuivent avec plus d'acharnement que les voleurs de grands chemins. Quelques déguenillés que nous ſoyions, jamais ils ne veulent nous croire pauvres. Ils diſent que nos habits reſſemblent aux caſaques des *Gavaches de Velmont*, bien déchirées & bien couſues de piſtoles ; &..... Par ma vie, Grand'Mere, interrompit *Précieuſe*, en voilà bien aſſez. Vous vous appuyez de plus d'autorités pour garder les cent écus, que les Empereurs n'ont jamais fait de loix. Gardez-les donc : que tout bien vous en arrive, & plût à Dieu que vous n'euſſiez jamais beſoin de leur faire voir le jour ! Il eſt cependant juſte d'en faire part à nos Compagnes, qui doivent bien être ennuyées de nous attendre ſi long-tems. Tu veux railler, ſans doute, reprit la Vieille ? Je t'aſſure qu'elles ver-

ront de ces écus, comme elles verront le Grand Turc. Ce bon Seigneur va bientôt nous mettre d'accord : il prendra la peine de regarder s'il ne lui reste pas quelques réaux, avec lesquels je pourrai satisfaire ces pauvres enfans. Dom Juan effectivement les ayant appellées, leur distribua le reste de sa bourse; & les Bohémiennes furent plus contentes qu'un Auteur dramatique qui réussit aux dépens de son rival.

Avant de se séparer, *Précieuse* voulut que Dom Juan se nommât désormais *André Chevalier*. Il n'osa pas embrasser la jeune Bohémienne en lui faisant ses adieux; mais son ame entiere étoit dans ses regards, & *Précieuse* ne vit pas sans émotion ce qu'il en couta à l'amoureux André pour reprendre le chemin de Madrid.

Les Bohémiennes ne tarderent pas à le suivre, & notre Héroïne n'eut rien de plus pressé que de chercher la maison de Dom Juan de Carcamo. Tandis qu'elle s'informoit de la route qu'elle devoit tenir, le Page Poëte aborda *Précieuse*, & lui demanda comment elle avoit trouvé les couplets : avant de vous répondre, dit la jeune Personne, jurez-moi par la vie de ce que vous aimez le plus, que vous me direz la vérité. Je vous le promets, reprit le Page, quand je devrois perdre la mienne; eh bien, dites-moi, ajouta-t-elle, si vous êtes en effet Poëte. Ma foi, continua le Page, si je le suis, c'est assurément par hazard. Sachez *Précieuse*, que peu de gens sont dignes de ce nom, qu'on prostitue aujourd'hui avec tant de facilité. Je ne suis donc pas Poëte, mais j'aime la poésie. Il est vrai que lorsque j'ai besoin de quelques vers, je suis assez heureux pour n'être pas obligé d'avoir recours à la verve d'un autre. A Dieu ne plaise cependant que je prétende à la qualité de Poëte ! Seroit-ce donc un si grand mal, interrompit *Précieuse* ? Non sans doute, reprit le Page; mais je tiens qu'il est prudent de l'être *incognito*. On doit user de la poésie comme d'un joyau de prix qu'il ne faut pas montrer tous les jours, ni à toutes sortes de personnes. Je la comparerois encore à une belle fille, qui doit avoir autant de retenue & de discrétion que d'honnêteté. La poésie aime la retraite, la solitude & la

paix de la campagne. Les fontaines, les prairies, les arbres & les fleurs, sont les spectacles dont elle est enchantée. C'est du sein de ces agréables asyles qu'elle réjouit les hommes en les éclairant. Vous faites un beau portrait de la poésie, interrompit *Précieuse*. J'ai néanmoins entendu dire que cette pauvre Dame a l'air d'une espece de mendiante. Au contraire, dit le Page; tous les Poëtes sont riches, & vivent contens de leur état; Philosophie à laquelle peu d'hommes doivent se flatter d'atteindre : mais dis-moi, *Précieuse*, qui peut t'engager à me faire de pareilles questions? Ma foi, reprit-elle, j'ai toujours regardé les Poëtes comme des gueux; & je ne vous cache pas que l'écu d'or que j'ai trouvé enveloppé dans votre romance, m'a causé la plus grande surprise; mais à présent que je sais que vous n'êtes qu'un amateur, je ne serois pas étonnée que vous eussiez des doublons, quoique ce penchant à faire des couplets me fasse un peu douter de votre opulence. Un faiseur de vers n'a jamais su ni gagner de l'argent ni conserver celui qu'il avoit. Vous vous trompez, dit le Page : je fais quelquefois des vers, & je ne suis ni pauvre ni riche; mais sans compter & recompter mes écus, comme les Génois font leurs convives, je suis très en état de donner une pistole, lorsque la fantaisie m'en prend. Tiens, perle de Bohémiennes, prends encore ce papier & ce qu'il renferme, sans t'embarrasser si je suis Poëte ou si je ne le suis pas. Celui qui te prie d'accepter cette bagatelle, voudroit être assez riche pour t'offrir les trésors de Midas. *Précieuse* prit le papier, & sentit qu'il enveloppoit quelque doublon. Ce papier, dit-elle, durera longues années, car il a deux ames; celle de l'argent, qu'on peut à bien juste titre appeller une ame, & celle des vers qui sont toujours remplis d'*ames & de cœurs*. Gardez la premiere, Monsieur le Page, ou je ne reçois point la seconde. Je veux bien vous accepter pour Poëte, mais non pour bienfaiteur. A ces conditions, nous ferons amitié qui dure. Puisque tu veux absolument que je sois pauvre, reprit le Page, ouvre ce papier, & rends-moi l'écu. Lorsqu'il aura touché tes belles mains, je le conserve-

rai précieusement toute ma vie. La Bohémienne le lui rendit en souriant, & le Page se retira transporté de joie, persuadé que puisque *Précieuse* le traitoit avec tant de douceur & de familiarité, il lui étoit permis de concevoir quelques espérances.

La Vieille ne voulut point que ses filles s'arrêtassent nulle part. L'essentiel étoit de trouver la maison du pere de Dom Juan. Elles apperçurent vers le milieu de la rue un balcon doré, devant lequel étoit assis un homme de cinquante ans, de l'extérieur le plus imposant & le plus noble, qui portoit une croix rouge sur son manteau. Dès que le Commandeur vit approcher les Bohémiennes, il les appella. Dans l'instant quelques Cavaliers accoururent à la fenêtre, & *Précieuse* reconnut parmi eux l'aimable André, qui, à l'aspect de sa Maîtresse, fut saisi d'un tressaillement universel. Lorsque la petite troupe entra dans la salle, le Maître de la maison prit *Précieuse* par la main; voici sans doute, dit-il, en la présentant aux autres Cavaliers, la jeune Bohémienne dont la beauté fait tant de bruit? C'est elle-même, reprit André; je n'ai jamais vu une si belle personne. Les galanteries des hommes ne m'aveuglent point, interrompit *Précieuse :* je ne me crois pas dépourvue de quelque gentillesse; mais aussi je me connois trop pour oser prétendre à la beauté. Par la vie de mon petit Dom Juan, dit le Commandeur, tu es encore mille fois plus belle qu'on ne le publie. Quel est donc ce petit Dom Juan, reprit *Précieuse ?* C'est ce Chevalier qui est auprès de toi, répondit le Commandeur. Franchement, continua la jeune Bohémienne, je croyois que vous juriez par la vie de quelque marmousset. Voyez un peu quel brin d'enfant! Ma foi, ce petit Dom Juan est assez grand pour avoir une femme; & si je m'en rapporte à certaines lignes qne j'apperçois sur son front, il ne s'écoulera pas trois ans qu'il n'en ait une selon son cœur. Comment donc, s'écria l'un des Cavaliers, la petite sait deviner par les lignes! Oui, sans doute, dit *Précieuse*; ce que je vois de mes deux yeux, je le devine sur la main. Quant au petit Dom Juan, je connois à merveille, sans lignes ni raies, qu'il

eſt très enclin à l'amour, bouillant, jaloux & grand faiſeur de promeſſes. Je ne ſais pas trop s'il ne ſeroit même pas un peu menteur. Il doit entreprendre dans quelques jours un grand voyage; mais le cheval, & celui qui le ſelle, ont des idées bien différentes. Tel penſe aller au nord, qui prend quelquefois le chemin du midi. L'homme propoſe, & Dieu diſpoſe. En vérité belle *Précieuſe*, dit Dom Juan, tu pénetres, à bien des égards, ma ſituation; mais ton doute ſur ma ſincérité ne feroit pas l'éloge de tes connoiſſances. Je me pique au contraire d'être vrai, & je pouſſe cette prétention juſqu'au ſcrupule. Rien n'eſt, au reſte, mieux deviné que mon voyage; car j'eſpere partir pour la Flandre dans cinq ou ſix jours. Je ne ſais pourquoi tu imagines que je pourrai bien changer de route: ma réſolution eſt priſe, & rien au monde n'eſt capable de l'ébranler. Mettez que je n'aie rien dit, interrompit *Précieuſe*, je ne me donne point pour une Prophéteſſe infaillible; mais à force de prédire, je ne laiſſe pas de deviner. J'ai auſſi l'amour-propre de croire que mes conſeils valent quelquefois encore mieux que mes prédictions; & ſi vous voulez que je vous parle ſérieuſement, vous ne feriez peut-être pas mal de ſuivre celui que je vais vous donner. Sans prétendre vous allarmer ſur le ſuccès de votre voyage, ne feriez-vous pas plus ſagement de reſter à Madrid, pour y être la conſolation de votre pere? Je n'approuve pas cette grande entrepriſe, dans un âge auſſi tendre. Laiſſez croître votre barbe avant de vous expoſer aux travaux de la guerre. Du caractere dont je crois que vous êtes, vous avez aſſez à combattre chez vous. Commencez par vaincre vos fougues & vos tranſports: entendez-vous Monſieur l'impatient? Que ceci vous ſerve d'avis, & ſoyez ſur-tout auſſi vrai que vous vous vantez de l'être. Je t'ai déja dit, belle *Précieuſe*, que rien n'étoit capable de me faire changer de réſolution. Tu me ferois la plus grande injuſtice de douter un moment de ma ſincérité. *Ce que je promets aux champs, je le tiens à la Ville.* En voilà ſur ma bonne aventure plus que je ne voulois en entendre. Je laiſſe à mon pere le ſoin de

récompenser ton éloquence par quelques marques de générosité; car j'ai donné ce matin tout mon avoir à de pauvres Dames. Tandis qu'il parloit, *Christine*, l'une des Bohémiennes, disoit tout bas à ses Compagnes dans un coin de la salle : par ma vie, mes enfans, voilà le Chevalier de ce matin : mais, chut! peut-être n'est-il pas bien aise qu'on le reconnoisse. Il veut parler sans doute des réaux qu'il nous a donnés (Elles ignoroient le don de la bourse). Allons donc, reprit une des filles, n'entends-tu pas qu'il parle de Dames? Assurément nous ne le sommes point, & il proteste qu'il ne ment jamais. On vit alors entrer la Vieille, transportée de joie des informations qu'elle avoit prises auprès des domestiques. Dépêchons-nous, ma fille, dit-elle. Il est tard : tu as beaucoup à faire, & encore plus à dire. Qu'est-ce donc, demanda *Précieuse*? Y a-t-il fille ou garçon? Garçon, garçon, reprit la Vieille en regardant Dom Juan, & des plus jolis. C'est maintenant que tu vas deviner des choses admirables. Va, va, tout ira bien : personne n'en mourra : les couches ont été heureuses, & l'*Infant* est beau comme le jour. Quoi, dit le Commandeur tout surpris! y a-t-il quelque grande Demoiselle qui ait accouché *incognito?* Baste, reprit la Vieille, la chose est si secrette, qu'il n'y a que *Précieuse* & moi qui le sachions. A Dieu ne plaise qu'on veuille le savoir, interrompit sérieusement un des Cavaliers! mais que je plains la malheureuse qui a pu confier son honneur à vos langues maudites! Nous ne sommes pourtant pas si noires que vous pourriez le penser, dit *Précieuse* avec une espece de colere; & il y a tel personnage des plus huppés & des plus graves, à qui nous pourrions le disputer en fait de discrétion & d'honnêteté. Allons-nous-en, mes amies, on nous estime ici fort au-dessous de notre valeur. Ne te fâche pas, mon enfant, interrompit le Pere, je veux être ton Chevalier. Ton heureuse phisionomie suffit pour servir de caution à toute la petite troupe. Point d'humeur, belle *Précieuse*, lorsqu'il s'agit de chanter & de danser. Voilà une pistole d'or à deux têtes, dont il n'y en pas une qui vaille assurément la tienne,

quoique ce soit deux têtes couronnées. A la vue de ce beau métal, la Vieille fit une grande révérence à *Précieuse*, & vint lui offrir un tambour de Basque, en la priant, avec beaucoup de douceur, d'amuser la compagnie. La Bohémienne désarmée, prend le tambour, l'agite des deux mains, fait trois ou quatre cabrioles pour donner le signal à ses Compagnes, & toutes ensemble se mettent à exécuter leurs danses les plus voluptueuses & les plus vives. *André* jouissoit avec délice des attitudes & des graces de la jeune Bohémienne. Ses yeux enflammés d'amour & de joie, suivent tous ses mouvemens, de quelque vîtesse qu'elle les multiplie. Il s'énorgueillit de chaque éloge qu'il entend donner à l'objet de son amour, & semble triompher de la supériorité de *Précieuse* sur ses Compagnes. Dom Juan étoit dans cette sorte d'extase, lorsqu'un petit accident vint troubler ses plaisirs. La Bohémienne animée par les regards du nouveau Bohémien, dansoit avec tant d'ardeur, qu'elle laissa tomber le papier que le Page lui avoit donné. Un Cavalier le ramassa & l'ouvrit. Ah, ah, s'écria-t-il, ce sont des vers. Lisons, lisons : *Précieuse* d'abord un peu embarrassée, s'arrêta, & courant à celui qui tenoit le billet, elle demanda qu'on le lui rendît sans le lire. Plus elle faisoit d'instances, plus elle excitoit la curiosité des spectateurs. *Andre* surtout étoit dans une agitation qu'il seroit difficile de peindre. Heureusement que le Cavalier ne lui donna pas le tems de laisser éclater son impatience ; il lût à haute voix cette espece de madrigal.

Vil instrument (1) ! quand ma Dame te touche,
Les perles naissent sous ses doigts.
Lorsqu'elle agite l'air du doux son de sa voix,
Zéphir cueille les fleurs qui sortent de sa bouche.
Sa danse appelle les desirs :
Ses yeux respirent la tendresse.....
Amour ! amour ! que de plaisirs,
Sans les conseils de la sagesse !

---

(1) *Un Tambour de Basque.*

Parbleu, continua le Lecteur, le Poëte n'eſt pas ſans talent. Ce n'eſt pas un Poëte qui a fait ces vers, interrompit la Bohémienne, c'eſt un jeune Page d'une figure charmante. Qu'as-tu dit, *Précieuſe?* qu'as-tu dit? Chaque mot eſt un coup de poignard dans le cœur du malheureux André qui t'écoute. Imprudente! tourne les yeux, & vois ton amant immobile ſur ſon ſiége, pâle, tremblant & défiguré. Oſes-tu te permettre ce badinage cruel avec celui que le moindre de tes dédains peut réduire au plus affreux déſeſpoir? Vole à lui, indiſcrette enfant! cherche quelque prétexte pour lui dire à l'oreille de ces paroles tendres, qui calment avec tant de facilité la douleur d'un amant; & que l'état déplorable où tu viens de mettre le bel André, t'apprenne déſormais à ne jamais porter dans tes poches ni madrigaux, ni ſonnets à ta louange. La ſcêne repréſentoit effectivement le tableau que je viens de peindre. Dès que Dom Juan eut entendu le madrigal, toutes les frayeurs de la jalouſie s'emparerent de ſon ame, & la révolution qu'il éprouva fut ſi violente, que ſon Pere s'en apperçut. *Précieuſe*, qui vit l'inquiétude du Commandeur, voulut en prévenir les ſuites. Attendez, attendez, dit-elle, laiſſez-moi lui dire certaines paroles tout bas, & vous verrez comme il va revenir. Elle s'approche en même tems du pauvre *André*, & lui dit à l'oreille, en lui ſerrant la main: ne rougiſſez-vous pas de votre foibleſſe? Vous avez un beau courage, pour un Bohémien! Ignorez-vous, ajouta-t-elle en riant, que le ſort deſtine quelquefois nos pareils à de bien autres diſgraces? Et comment ſupporterois-tu la priſon, toi qui n'es pas à l'épreuve d'un chiffon de papier? Allons, Dom Juan, ſouvenez-vous que vous êtes des nôtres. Elle pourſuivit d'un ton plus affectueux: tu ne mériterois pas que *Précieuſe* eût pitié de tes ridicules allarmes. Elle veut cependant te les pardonner. Va, ne regarde que comme une eſpiéglerie ce que j'ai dit du Page. Je t'avoue que je ne m'attendois pas à l'impreſſion qu'elle t'a faite; mais tu m'offenſerois d'y paroître encore ſenſible. *Précieuſe* en achevant, affecta de faire quelques ſignes myſtérieux ſur le viſage & ſur les mains

de Dom Juan qui commençoit à respirer; & bientôt il parut absolument revenu de l'espece de crise dont il ne manqua pas de rejetter la cause sur quelque indisposition.

Le Commandeur, curieux de savoir par quel enchantement *Précieuse* avoit opéré la guérison de son fils, la pria de lui apprendre les paroles qu'elle avoit proférées. Rien n'embarrassoit la jeune Bohémienne. Elle imagina tout-à-coup de chanter quelques vers amphigouriques qui n'avoient ni sens ni liaison, & qu'elle donnoit comme une recette infaillible contre les évanouissemens. Quelque extraordinaire, ajouta-t-elle, que doive vous paroître la formule du charme, il ne laisse pas d'être de la plus grande efficacité, comme j'en ai fait souvent l'expérience; pourvu toutefois qu'on ne manque pas d'appuyer la vertu des paroles, par celle des signes mystérieux que vous m'avez vu figurer. Il n'y a point d'agonisant qui résiste à cette double épreuve, & qui ne devienne en un clin-d'œil aussi frais qu'une pomme qu'on vient de cueillir. La Vieille, qui entendoit la *tablature*, favorisoit la *mystification*, en affectant un respect silencieux pour les secrets de l'art que *Précieuse* venoit de dévoiler; le bel André ne se possédoit pas de joie; la finesse, l'agrément, la gaïté de sa chere Bohémienne, lui causoit autant de surprise que de plaisir; & tous les Cavaliers qui composoient cette noble assemblée, demeurerent bien satisfaits de n'avoir jamais à craindre ni les évanouissemens ni les maux de cœur ni les affections vaporeuses. Le Madrigal resta pour les gages: *Précieuse* eut la délicatesse de ne le pas demander, dans la crainte où elle étoit de réveiller les frayeurs de Dom Juan, & de ne pas toujours réussir à calmer ses accès de jalousie avec autant de facilité. Elle voulut même lui donner encore de nouveaux motifs de consolation. Seigneur, lui dit-elle, je vous recommande surtout de partir cette semaine: tous les jours en sont on ne peut pas plus heureux pour entreprendre des voyages. Hâtez donc votre départ. Je vous promets une vie libre & agréable, si vous vous accommodez une fois de celle que vous allez embrasser. Il s'en faut bien,

reprit Dom Juan, que la vie de ſoldat ſoit auſſi libre que tu me la repréſentes; mais j'ai trop de confiance en tes promeſſes, pour ne pas croire aveuglément au bonheur que tu me fais eſpérer: j'ai pris mon parti, & nous verrons. Vous verrez, interrompit *Précieuſe*, beaucoup mieux que vous ne ſauriez le croire. Je ſuis perſuadée que le Ciel vous ſera favorable autant que vous le méritez, & perſonne ne le ſouhaite plus que moi. Ces paroles firent autant de plaiſir à Dom Juan que l'hiſtoire du Page lui avoit cauſé de douleur. Il remercia beaucoup *Précieuſe* des eſpérances qu'elle lui donnoit; & les Bohémiennes s'en allerent, après avoir partagé avec beaucoup d'exactitude la piſtole dont le Commandeur leur avoit fait préſent: bien entendu que la Vieille, ſuivant ſa coutume, prit une double part, tant à cauſe de ſon droit d'aîneſſe, que comme une récompenſe de tous les ſoins qu'elle avoit employés pour l'éducation de ſa petite famille.

Le jour vint enfin qu'André parut ſeul, au rendez-vous, monté ſur une mule de louage. Toutes les Bohémiennes le reçurent à bras ouverts. Il les pria de le conduire à leurs tentes avant le lever du ſoleil, de crainte qu'on ne pût découvrir ſa marche, ſuppoſé qu'on fît quelques perquiſitions. Elles ſe hâterent de le mener à leur petit camp. Dix ou douze Bohémiens, tous enfans de bonne mine & bien découplés, vinrent au-devant de leur nouveau Camarade. La Vieille n'eut pas beſoin de leur recommander le ſecret. Les gens de cette profeſſion le gardent avec une fidélité inviolable. Après les premiers complimens, ils jetterent les yeux ſur la mule d'André. Voilà, dit l'un d'entre eux, un animal qu'il ſeroit fort à propos de vendre Jeudi prochain, au Marché de Tolede. Non, non, dit André, l'opération ſeroit trop dangereuſe. Il n'y a pas une Mule de louage qui ne ſoit connue de tous les Muletiers d'Eſpagne. Ah, parbleu, Seigneur André, reprit un des Bohémiens, je me charge de la métamorphoſer de façon, que la mere qui l'engendra & le Maître qui la nourrit, la verroient paſſer ſans la reconnoître. Je ne doute pas de votre ſavoir faire, répondit André; mais

je penſe qu'on doit s'en rapporter à mon avis pour ce qui regarde le ſort de ma Mule. Il faut la tuer & l'enterrer. Quelle injuſtice, s'écria un des Compagnons, de maſſacrer ainſi cette innocente créature! l'aimable André a-t-il pu concevoir un ſi cruel projet? Écoutez, mon Camarade; examinez votre Mule avec tant de ſoin que ſes moindres marques s'impriment dans votre mémoire: après cela, laiſſez-la moi travailler; & ſi dans deux heures elle n'eſt pas méconnoiſſable, je conſens de bon cœur à être mutilé comme un Négre-Maron. Encore un coup, reprit André, je ne doute nullement de ſa métamorphoſe; mais je ne conſentirai jamais à la laiſſer en vie. Toutes vos précautions ne ſauroient me raſſurer, & je crains d'être découvert ſi quatre pieds de terre ne couvrent, tout-à l'heure, ce maudit animal. Eſt-ce le produit de la vente qui vous inſpire un ſi tendre intérêt? Je ne ſuis pas aſſez dépourvue d'eſpeces que je ne puiſſe vous payer quatre fois la valeur de la Mule qui vous eſt ſi chere. Eh, bien, dit un autre, puiſque le Seigneur André vient de prononcer en dernier reſſort, que la Mule périſſe. Nous ne ſommes pas les premiers Juges qui ſe ſoient laiſſé corrompre pour de l'argent: Dieu ſait pourtant ſi je la regretterai, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ſa jeuneſſe, de ſa beauté, de ſa fraîcheur! mais différons au moins ſon ſupplice juſqu'à la nuit. Le reſte du jour doit être employé à la cérémonie de la réception d'André. L'Orateur achevoit à peine, que tous les Bohémiens s'empreſſerent de démeubler la cabane la plus ſpacieuſe. Dans un clin-d'œil, elle fut tapiſſée de verdure, & jonchée de fleurs & de ramée. On fit aſſeoir le Récipiendaire au milieu ſur un tronc de liége. Il tenoit un marteau d'une main & des tenailles de l'autre. Ses Compagnons l'examinerent en ſilence pendant une demi-heure; & tout-à coup on lui ordonna de ſe lever, pour faire au ſon des guitarres, les cabrioles de coſtume. Lorſque ce grave Sénat ſe fut aſſuré de la légereté du nouveau Confrere, on recueillit les voix; le Doyen s'empara d'André, le ceignit d'une écharpe de ſoie, & lui fit faire lentement trois fois le tour de l'aſ-

ſemblée, un bras & une jambe nuds. Les Bohémiennes le conſidéroient avec autant de plaiſir que de ſurpriſe. Les vieilles regrettoient la perte de leur jeuneſſe, en voyant un ſi beau garçon, & les jeunes portoient envie au ſort de *Précieuſe*, qui ſe félicitoit tout bas de poſſéder la perle des Bohémiens. La cérémonie achevée, un Dignitaire de l'Ordre, après avoir aſſuré le Novice que ſes graces & ſa bonne mine lui avoient acquis pour jamais l'amitié de ſes Freres, prit *Précieuſe* par la main, & parla en ces termes au nouvel initié, en lui préſentant la jeune Bohémienne. Ce bel Enfant eſt la fleur de la Nation; nous te l'accordons, ou pour femme (1) ou pour maitreſſe, ſelon qu'il vous paroîtra plus doux à l'un & à l'autre. Nos loix, qui ſont celles de la nature & de la liberté, n'ordonnent ni ne défendent pas de porter une chaîne indiſſoluble. Nous ne connoiſſons pas non plus ces formalités de l'eſclavage & du menſonge, ſous leſquelles gémit le reſte des hommes. Regarde bien l'objet charmant que j'offre à ton amour : il eſt à toi, ſi vous vous aimez. S'il étoit poſſible que *Précieuſe* ne te fût point agréable, choiſis parmi les jeunes Bohémiennes qui t'environnent, la compagne que ton cœur veut préférer, & nous te l'accorderons tout-à-l'heure : mais comme l'amour, la liberté & la bonne-foi préſident toujours à nos engagemens & à nos promeſſes, les Bohémiens ſont d'autant plus obligés d'être fideles, qu'il ne tient qu'à eux de ſe ſéparer. Dès l'inſtant où tu auras déclaré ton choix, ſonge à ne jamais prétendre à la Compagne d'un de tes Freres. Nous obſervons inviolablement cet uſage, auſſi antique que ſacré; & jamais le poiſon de la jalouſie n'infecte nos cabanes. Tu pourras voir parmi nous, quelques liaiſons inceſtueuſes, mais jamais une infidélité; & lorſque la femme ou la maitreſſe d'un Bohémien, au lieu de rompre un engagement qui lui peſe, eſt convaincue d'une intrigue ſecrette, nous n'avons pas re-

(1) Le Lecteur n'oubliera pas que le Moraliſte eſt un Bohémien.

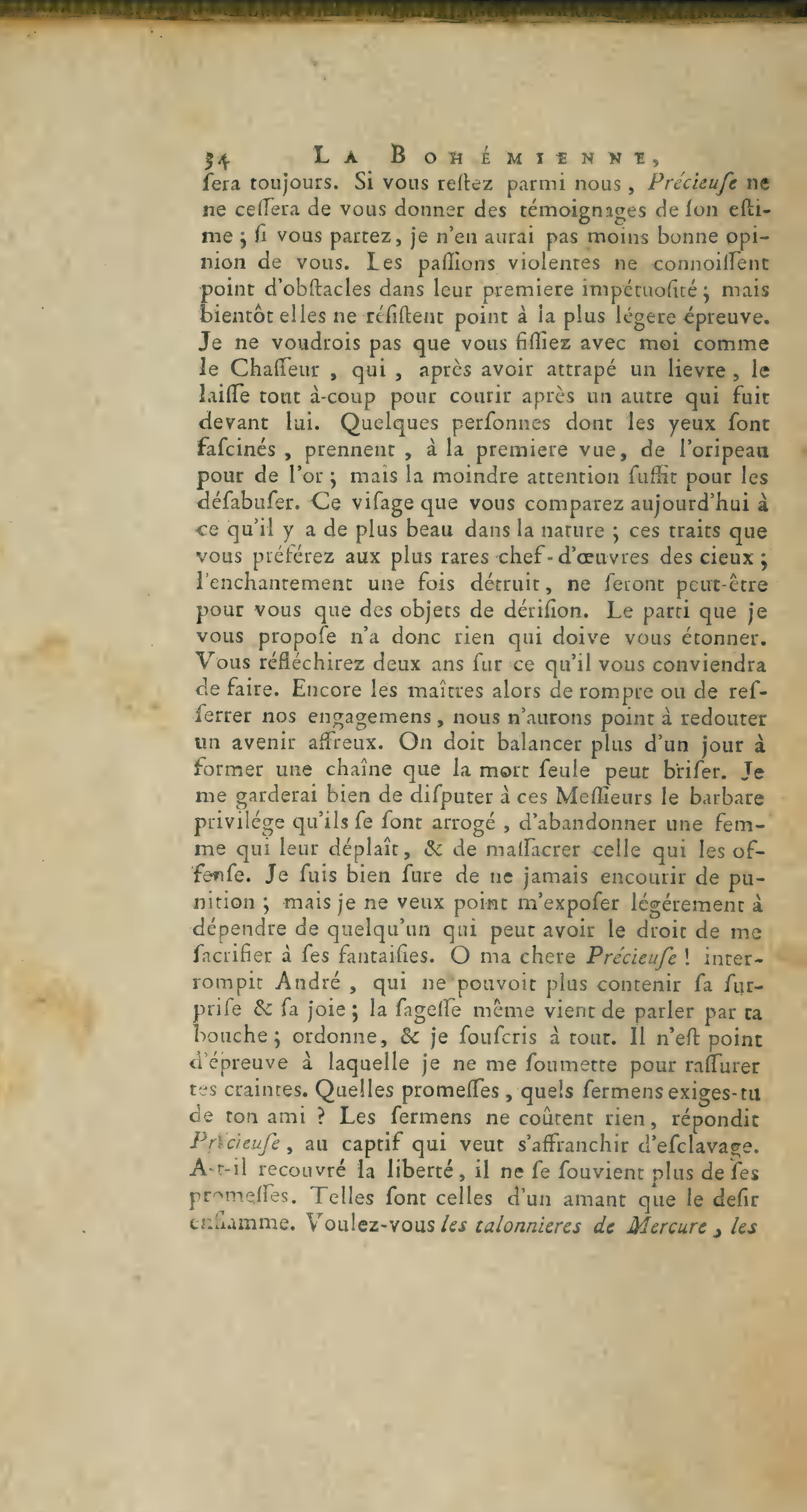
cours au bras de la justice : nous sommes nous-mêmes les Juges & les Bourreaux de nos femmes coupables ; & après les avoir égorgées de nos propres mains, nous les enterrons dans un désert, sans craindre que jamais pere ni mere vienne demander raison de leur mort. Au moyen de cette crainte efficace, nous vivons dans une profonde paix, possédant en commun tout ce que nous pouvons acquérir, excepté nos maitresses & nos femmes. Une loi non moins observée parmi nous, c'est que la vieillesse y fait aussi-bien divorce que la mort. Tout Bohémien peut quitter une compagne trop vieille, & faire choix d'une Bohémienne dont l'humeur, l'âge & les goûts soient plus conformes aux siens. Ces Statuts & quelques autres qu'on vous apprendra, nous soutiennent depuis tant de siécles, contre l'injustice & la haine des hommes jaloux de notre bonheur. Sans avoir ni richesses ni domaines, nous sommes maîtres souverains de l'univers. Les plaines, les montagnes, les forêts & les fleuves sont notre appanage. Il n'y a point d'arbres dont les fruits ne nous appartienent. C'est pour nous que les légumes sont cultivés dans les jardins, & que le Laboureur ensemence les champs : c'est pour nous que le bois s'éleve dans les forêts, que les rivieres se peuplent de poissons, & qu'un Seigneur avide réserve le gibier de ses terres. Les antres & les cavernes sont nos édifices les plus majestueux ; & la neige, la grêle, le tonnerre & les éclairs ne nous paroissent qu'un spectacle superbe qui varie agréablement le tableau de la nature. Accoutumés dès l'enfance à toutes sortes de fatigues, nous dormons avec autant de volupté sur la terre que sur un amas de duvet. Le hâle fait de notre peau une cuirasse impénétrable aux injures de l'air, & l'habitude de l'exercice nous donne une agilité à laquelle les murailles, les barrieres & les grilles ne peuvent opposer d'obstacles. Insensibles à la douleur, les tourmens les plus affreux ne sauroient nous émouvoir ; & sous quelque aspect que l'industrie des Bourreaux nous présente le supplice, notre courage n'en est jamais ébranlé. Nous ne faisons aucune différence entre le oui & le non, lorsqu'il nous est avantageux de

prononcer l'un ou l'autre ; & ſi nous nous piquons quelquefois d'être martyrs, nous ne ſommes jamais Confeſſeurs. Malgré la vigilance continuelle de nos ennemis, notre unique occupation eſt de nous approprier le bien des autres. Un oiſeau de rapine ne s'élance pas avec plus de vélocité ſur ſa proie, que le Bohémien ne ſaiſit une occaſion de lucre, quelque périlleuſe qu'elle puiſſe être : l'entrepriſe une fois commencée, nous voyons du même œil les ſuccès ou les revers ; & la tranquillité de notre ame eſt ſi fort à l'épreuve des caprices de la fortune, que nous chantons garrottés dans les ſouterreins les plus obſcurs, & que nous montons à l'échaffaut ſans qu'il nous échappe une parole. Pour qu'on n'imagine pas que nous profeſſons excluſivement l'art de voler, nous avons ſoin pendant le jour de nous occuper à quelque petit travail, & nous volons enſuite la meilleure partie de la nuit ; ou, pour parler avec plus de délicateſſe, nous aviſons à ce que perſonne ne ſoit aſſez ſot pour dormir ſur la foi publique. La crainte de perdre l'honneur ou d'en acquérir, la gloire ni l'ambition ne viennent jamais troubler notre repos : auſſi, verra-t-on jamais un Bohémien vil eſclave des eſclaves titrés, ſe lever avec l'aurore pour aller mendier de prétendues faveurs ou préſenter de longs mémoires qu'on ne daignera pas lire ? Abandonnant les imbéciles Citadins aux folies d'un luxe non moins ridicule que leurs autres penchans, nous maintenons nos cabanes des toits dorés & des Palais ſomptueux. Nos Pavillons tendus ſous des arbres épais, l'émail des prairies, le cryſtal d'un ruiſſeau, nous offrent un ſpectacle que tout l'étalage de l'orgueil & de la molleſſe ne ſauroit atteindre. Environnés de ces riants objets, nous jouiſſons du préſent, & nous nous repoſons du ſoin de l'avenir ſur notre étoile & ſur notre induſtrieuſe activité, obſervant ſurtout de craindre trois choſes (1) ; l'Egliſe,

(1) On verra bientôt que cette morale ne répugne pas moins au cœur d'André, qu'à la raiſon & aux bonnes mœurs ; & que s'il feint ici d'en adopter le ſyſtême, il aura ſoin de ne pas le mettre en pratique.

la

la Mer & les Palais des Rois. Je n'ai voulu, généreux Cavalier, que vous donner une idée ſuccinte de l'état que vous venez d'embraſſer. Il faudroit une inſtruction beaucoup trop longue pour épuiſer la matiere. Le tems & l'expérience vous en apprendront davantage. Je ſouhaite que vous trouviez parmi nous le bonheur, & je me féliciterai toujours de vous en avoir ouvert la route. André voyant que le Doyen avoit ceſſé de parler, le remercia très-affectueuſement, & fit en peu de mots l'éloge d'un ordre dont les fondemens lui paroiſſoient établis ſur la raiſon même & ſur la plus ſaine politique. Je bénis l'inſtant, ajouta-t-il, où le Ciel m'inſpira le deſſein de devenir votre frere. Je renonce pour jamais à la profeſſion de Chevalier & à la vaine gloire de marcher ſur les traces de mes ancêtres. Tous les travaux de l'ambition pourroient-ils me valoir une auſſi belle récompenſe que la main de ma chere *Précieuſe?* Je ne rougis point, André, interrompit la jeune Bohémienne, d'avouer publiquement que je ne ſuis pas inſenſible aux ſacrifices que vous me faites : je ne déſapprouve pas non plus que Meſſieurs les Légiſlateurs qui nous écoutent, veuillent prouver par nos loix, qu'il faut que je vous appartienne, puiſqu'ils me donnent à vous : mais j'oſerai vous impoſer une loi peut-être encore plus ſacrée, qui eſt celle de ma volonté. Je ne vous appartiendrai jamais qu'aux conditions que je vous ai preſcrites lorſque vous avez réſolu de vous faire Bohémien. Pour que vous n'ayiez point à vous repentir de votre légéreté, & que je ne puiſſe pas m'accuſer un jour de trop de précipitation, vous vivrez deux ans dans notre compagnie, avant de jouir de la mienne. Quant aux autres choſes que j'exige de vous, je n'ai pas beſoin de vous les rappeller : ſi vous êtes fidele à vos engagemens, nous pourrons en contracter de plus ſaints. Au reſte, vous êtes encore libre. La mule n'eſt pas morte, & vous pouvez reprendre vos habits & vos argent. L'abſence que vous avez faite n'eſt pas aſſez longue pour que vous deviez en craindre les ſuites. De quelque loi que mes freres s'autoriſent pour diſpoſer de ma perſonne, mon ame eſt libre de toute dépendance, & le



ſera toujours. Si vous reſtez parmi nous, *Précieuſe* ne ne ceſſera de vous donner des témoignages de ſon eſtime ; ſi vous partez, je n'en aurai pas moins bonne opinion de vous. Les paſſions violentes ne connoiſſent point d'obſtacles dans leur premiere impétuoſité ; mais bientôt elles ne réſiſtent point à la plus légere épreuve. Je ne voudrois pas que vous fiſſiez avec moi comme le Chaſſeur, qui, après avoir attrapé un lievre, le laiſſe tout à-coup pour courir après un autre qui fuit devant lui. Quelques perſonnes dont les yeux ſont faſcinés, prennent, à la premiere vue, de l'oripeau pour de l'or ; mais la moindre attention ſuffit pour les déſabuſer. Ce viſage que vous comparez aujourd'hui à ce qu'il y a de plus beau dans la nature ; ces traits que vous préférez aux plus rares chef-d'œuvres des cieux ; l'enchantement une fois détruit, ne ſeront peut-être pour vous que des objets de dériſion. Le parti que je vous propoſe n'a donc rien qui doive vous étonner. Vous réfléchirez deux ans ſur ce qu'il vous conviendra de faire. Encore les maîtres alors de rompre ou de reſſerrer nos engagemens, nous n'aurons point à redouter un avenir affreux. On doit balancer plus d'un jour à former une chaîne que la mort ſeule peut briſer. Je me garderai bien de diſputer à ces Meſſieurs le barbare privilége qu'ils ſe ſont arrogé, d'abandonner une femme qui leur déplaît, & de maſſacrer celle qui les offenſe. Je ſuis bien ſure de ne jamais encourir de punition ; mais je ne veux point m'expoſer légérement à dépendre de quelqu'un qui peut avoir le droit de me ſacrifier à ſes fantaiſies. O ma chere *Précieuſe* ! interrompit André, qui ne pouvoit plus contenir ſa ſurpriſe & ſa joie ; la ſageſſe même vient de parler par ta bouche ; ordonne, & je ſouſcris à tout. Il n'eſt point d'épreuve à laquelle je ne me ſoumette pour raſſurer tes craintes. Quelles promeſſes, quels ſermens exiges-tu de ton ami ? Les ſermens ne coûtent rien, répondit *Précieuſe*, au captif qui veut s'affranchir d'eſclavage. A-t-il recouvré la liberté, il ne ſe ſouvient plus de ſes promeſſes. Telles ſont celles d'un amant que le deſir enflamme. Voulez-vous *les talonnieres de Mercure, les*

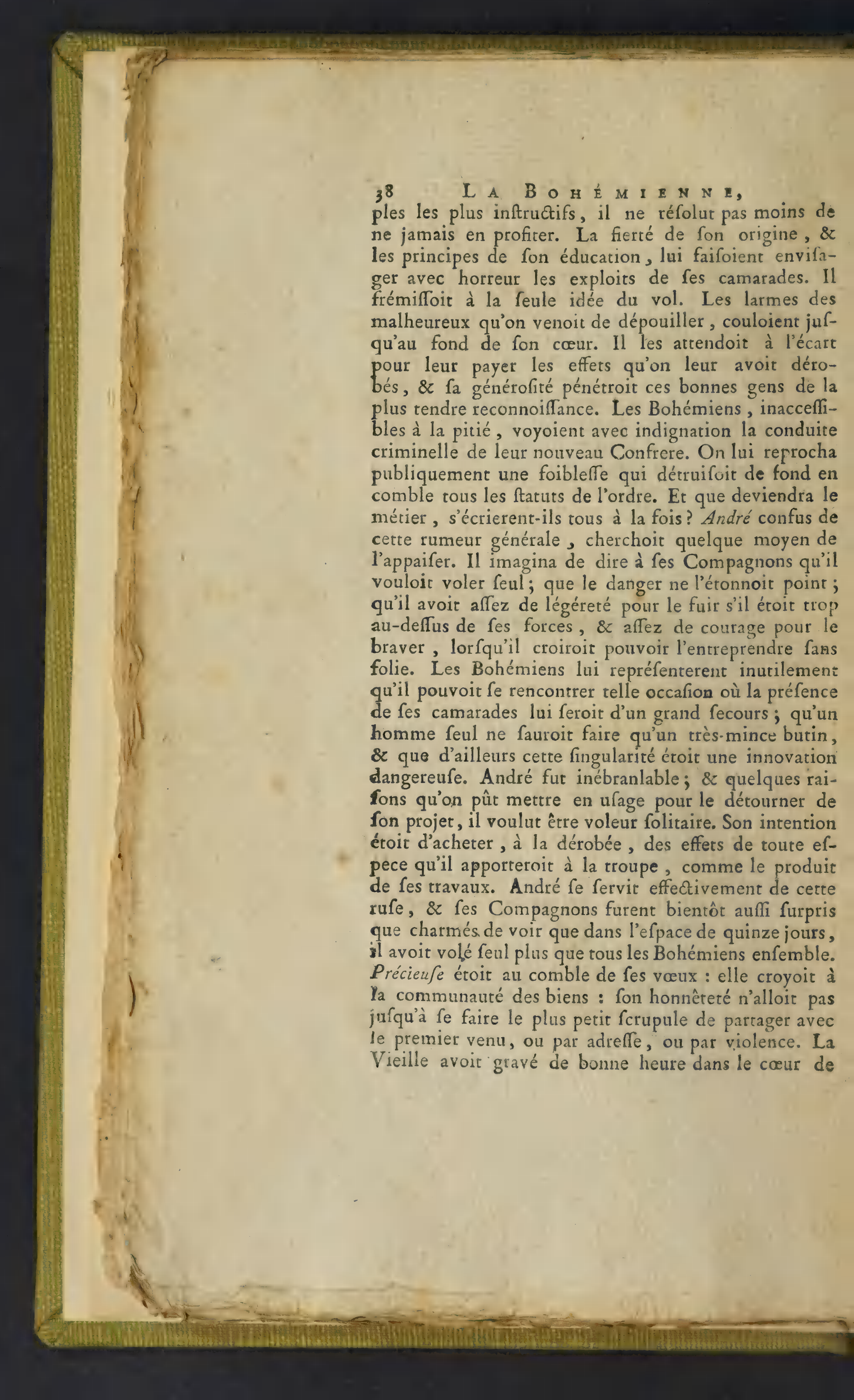
carreaux de Jupiter ? Il vous les promettra, comme fit un certain Poëte qui me jura par le Stix de m'apporter en tribut ces précieuses raretés. Je ne veux donc point de sermens, mon cher ami : l'expérience de ton noviciat me rassurera bien davantage. Pour ce qui est, ajouta-t-elle en souriant, de notre petite association, quand tu serois capable de te permettre quelque témérité; va, va, je me charge moi-même de ma garde. Encore un coup, reprit André, je me soumets à tout. La seule grace que je demande à mes freres, c'est qu'on ne me force pas à voler pendant l'espace de six semaines. C'est un métier si nouveau pour moi, qu'il ne me faut pas moins de tems pour prendre des leçons. Tais-toi, mon fils, dit le vieux Bohémien : sous des maîtres comme nous, tu seras bientôt un aigle; & quand tu connoîtras tous les agrémens de notre profession, lorsque tu en auras goûté le charme, les mains te démangeront sans cesse. Quoi de plus agréable & de plus plaisant en effet, que de sortir aussi vuide qu'une calebasse, & de rentrer le soir au gîte chargé de butin! Hem, reprit André; j'ai cependant vu quelquefois de vos pareils qui ne s'en retournoient chargés que de coups de bâton. Mais vainement, continua le Doyen, on ne prend point de truites sans se mouiller les jambes : chaque profession a ses dangers. Je conviens que celle de voleur est sujette à mille petits inconvéniens, comme le cachot, le fouet, les galeres; elle conduit même quelquefois plus loin. Avec tout cela, de ce qu'un vaisseau est battu de l'orage, s'ensuit-il qu'il ne faille pas naviguer? Ne trouve-t-on plus de soldats, parce qu'on tue des hommes à la guerre? Nous goûtons d'ailleurs au milieu de nos peines, des consolations dont tu n'as pas encore d'idée. La marque & le fouet sont parmi nous des cicatrices honorables, & nous y attachons autant de gloire que le vulgaire en attache aux attributs de l'ordre le plus distingué. Ne t'effraye donc pas mal-à-propos, mon fils André; & puisque tu le veux, repose toi quelque tems à l'ombre de nos aîles; nous saurons te faire si bien prendre ton vol, que tu ne reviendras point sans avoir saisi ta proie. A

la bonne heure, dit André ; mais comme vous avez bien voulu me dispenser du travail, il est juste que je dédommage la troupe de mon oisiveté. Voilà deux cents écus que je donne à mes camarades. A peine eut-il proféré ces sublimes paroles, que tous les Bohémiens l'entourerent, & lui décernerent une espece de triomphe, en l'élévant sur leurs épaules. L'air retentit du nom de *Précieuse* & de son Bien-Aimé. Ce fut un signal pour les Compagnes de la jeune Bohémienne, qui lui rendirent sur le champ les mêmes honneurs. Au milieu de la joie bruyante qu'éclatoit au quartier des femelles, il étoit aisé de découvrir que Christine & quelques autres, jalouses du bonheur de *Précieuse*, ne le voyoient pas sans amertume. Le serpent de l'envie se glisse dans les cabanes comme dans les Palais; & voir prospérer son voisin, n'est pas toujours le plus gai des spectacles.

Les acclamations finies, on ne songea plus qu'à faire bonne chere : on mangea copieusement ; on but de même : les louanges de *Précieuse* & de son cher André furent célébrées de nouveau, le verre à la main, & le Doyen couronna l'œuvre par la distribution des deux cents écus qui se fit avec la plus grande régularité. Le festin dura jusqu'à la nuit. André crut alors devoir faire resouvenir les convives qu'il s'agissoit de s'occuper du destin de sa mule. L'animal fut assommé, écorché & enterré dans un instant ; & pour qu'il n'en restât pas le moindre indice, on ensevelit son harnois avec lui, à la maniere dès Indiens qui ont coutume d'enterrer avec un mort les effets les plus chers au défunt. André étoit stupefait de tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre. La vie & les coutumes des Bohémiens lui causoit une indignation dont il ne pouvoit dissimuler les mouvemens. Toutefois il résolut de poursuivre son dessein, bien déterminé de se servir de toutes les ressources que sa fortune lui donnoit, pour se dispenser de partager la honte & les crimes de ses Compagnons. Il commença par leur représenter qu'il étoit essentiel pour lui qu'ils s'éloignassent des environs de Madrid, où il craignoit à chaque instant d'être reconnu. On lui

répondit que la troupe devoit gagner les montagnes de Tolede, & de ce poste avantageux, faire des incursions dans toutes les plaines circonvoisines. Le lendemain à la pointe du jour, les Bohémiens leverent effectivement le piquet. On offrit une jument à *André* : il la refusa malgré les plus vives sollicitations, & voulut marcher à pied à côté de *Précieuse*, qui voyageoit sur une petite haquenée. Avec quel orgueil elle triomphoit de son superbe Ecuyer! Avec quel plaisir il rendoit publiquement hommage à la souveraine de son cœur! Puissance invincible du plus foible de tous les Dieux! O tyran si cruel & si doux! faut-il que tu avilisses à ton gré ceux qui ont reconnu ton empire? *Dom Juan* est un Chevalier plein d'esprit & d'honneur : élevé au milieu de la Cour, il étoit la plus chere espérance d'une famille distinguée dont il faisoit les délices. Quelle étrange & subite métamorphose! Dans un instant il trompe ses amis & ses domestiques; il frustre l'espoir du meilleur des peres qui fondoit sur ce fils bien aimé toute la consolation de sa vieillesse; il abandonne le chemin de la gloire : il feint d'aller accroître l'honneur de sa Maison, en combattant pour la Patrie; & le voilà prosterné aux pieds d'un enfant, dont les charmes dangereux lui font oublier l'abjection! Funeste & terrible effet de la beauté, de réduire dans le plus vil esclavage tel homme dont tous les revers de la fortune ne sauroient flétrir le caractere!

Après quatre jours de marche, la troupe arriva dans une belle prairie à deux lieues de Tolede. Les Bohémiens avant d'asséoir leurs cabanes, coururent chez l'*Alcalde* pour lui demander la permission de séjourner : cet Officier leur permit de très bonne grace, moyennant quelques pistoles d'or, & la promesse formelle que ces Messieurs ne voleroient rien chez lui, & ne donneroient lieu à aucune plainte dans toute l'étendue de sa Jurisdiction. Munis de cette espece de privilége, les Bohémiens & les Bohémiennes se répandirent dans tous les hameaux à quatre ou cinq lieues à la ronde. *André* les suivit pour prendre la premiere leçon; mais quoique ses maîtres lui eussent bientôt donné les exem-



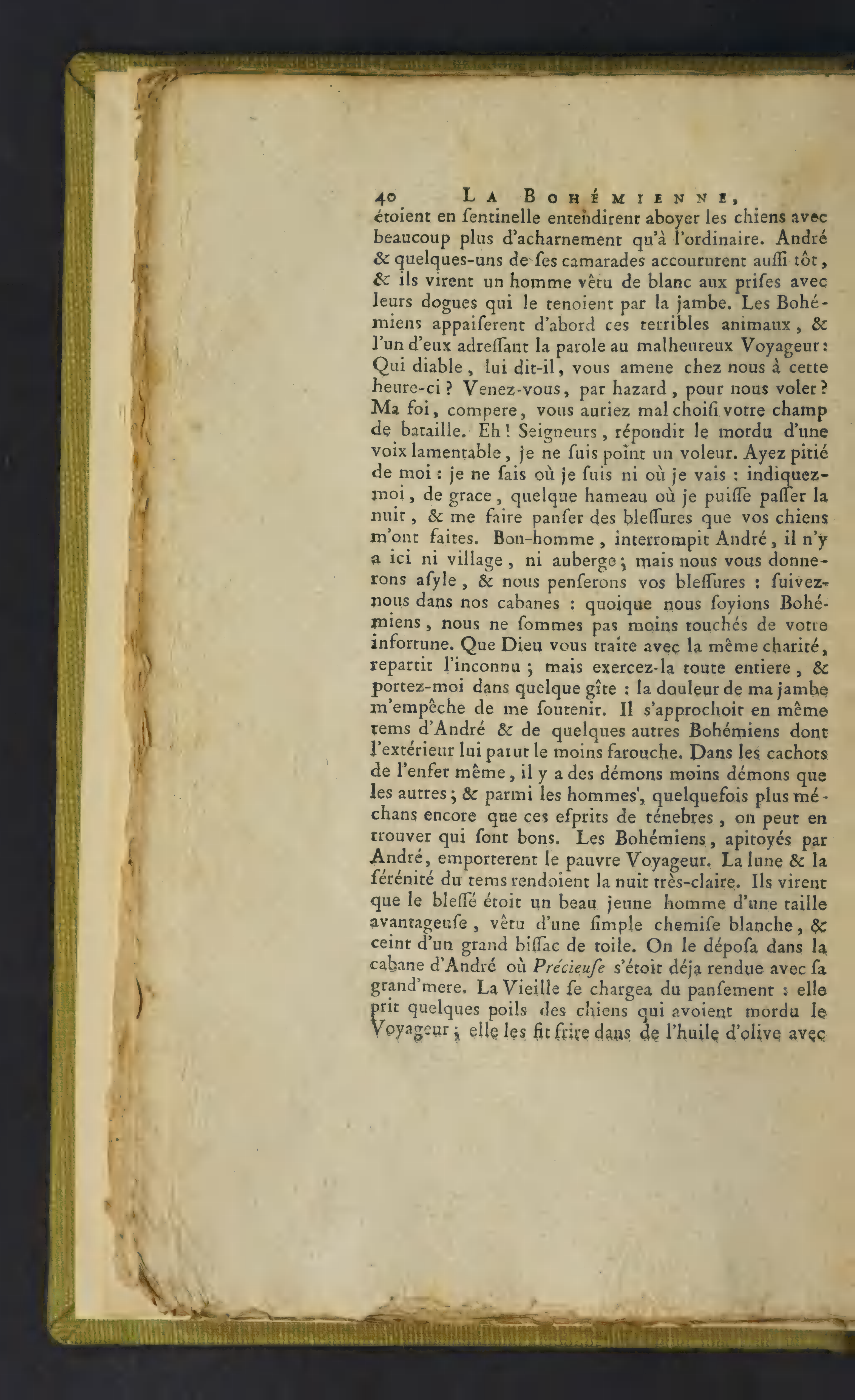
ples les plus instructifs, il ne résolut pas moins de ne jamais en profiter. La fierté de son origine, & les principes de son éducation, lui faisoient envisager avec horreur les exploits de ses camarades. Il frémissoit à la seule idée du vol. Les larmes des malheureux qu'on venoit de dépouiller, couloient jusqu'au fond de son cœur. Il les attendoit à l'écart pour leur payer les effets qu'on leur avoit dérobés, & sa générosité pénétroit ces bonnes gens de la plus tendre reconnoissance. Les Bohémiens, inaccessibles à la pitié, voyoient avec indignation la conduite criminelle de leur nouveau Confrere. On lui reprocha publiquement une foiblesse qui détruisoit de fond en comble tous les statuts de l'ordre. Et que deviendra le métier, s'écrierent-ils tous à la fois? *André* confus de cette rumeur générale, cherchoit quelque moyen de l'appaiser. Il imagina de dire à ses Compagnons qu'il vouloit voler seul; que le danger ne l'étonnoit point; qu'il avoit assez de légéreté pour le fuir s'il étoit trop au-dessus de ses forces, & assez de courage pour le braver, lorsqu'il croiroit pouvoir l'entreprendre sans folie. Les Bohémiens lui représenterent inutilement qu'il pouvoit se rencontrer telle occasion où la présence de ses camarades lui seroit d'un grand secours; qu'un homme seul ne sauroit faire qu'un très-mince butin, & que d'ailleurs cette singularité étoit une innovation dangereuse. André fut inébranlable; & quelques raisons qu'on pût mettre en usage pour le détourner de son projet, il voulut être voleur solitaire. Son intention étoit d'acheter, à la dérobée, des effets de toute espece qu'il apporteroit à la troupe, comme le produit de ses travaux. André se servit effectivement de cette ruse, & ses Compagnons furent bientôt aussi surpris que charmés de voir que dans l'espace de quinze jours, il avoit volé seul plus que tous les Bohémiens ensemble. *Précieuse* étoit au comble de ses vœux : elle croyoit à la communauté des biens : son honnêteté n'alloit pas jusqu'à se faire le plus petit scrupule de partager avec le premier venu, ou par adresse, ou par violence. La Vieille avoit gravé de bonne heure dans le cœur de

son Eleve, les principes de cette douce philosophie que tant de personnes considérables pratiquent en tout honneur, avec le même zele que les brigands, dont les grands chemins sont infestés. La jeune Bohémienne trouvoit donc dans l'industrieuse hardiesse d'André, de nouvelles raisons de le chérir davantage. Elle ne se possédoit pas de joie d'être la bien-aimée d'un si résolu & si charmant Voleur. Elle n'étoit pas néanmoins sans inquiétude sur les risques auxquels elle s'imaginoit qu'il s'exposoit tous les jours. Elle trembloit à la plus légere apparence, & son cher André la servoit avec tant d'amour, qu'elle auroit sacrifié sa vie au plaisir de lui sauver un affront.

Les Bohémiens demeurerent près de deux mois sur le territoire de Tolede, où ils firent une assez ample moisson. Ils pénétrerent ensuite dans l'Estramadure, & cette riche Province offrit encore un vaste champ à leurs brigandages.

Plus André connoissoit *Précieuse*, plus elle lui devenoit chere. La jeune Bohémienne, de son côté, ne pouvoit voir avec indifférence toutes les perfections dont la Nature avoit doué son amant. Tendre, discret & modeste, on le distinguoit de tous ses Compagnons par les avantages de la figure & de la taille, par son adresse, sa bonne grace & sa douceur. Si les Bohémiens dans leurs momens d'oisiveté, s'occupoient à quelques exercices, André remportoit tous les prix. A la course, au mail, à la paume, personne ne pouvoit lutter avec André; & bientôt on ne parla dans toute la Province que des agrémens & des qualités du nouveau Bohémien. La beauté de *Précieuse* ne faisoit pas moins de bruit: ce couple si rare attiroit tous les jours une foule de spectateurs. Il n'y avoit pas une fête aux environs, dont il ne fît le principal ornement: en faveur de *Précieuse* & d'André, plus d'un villageois accueillit leurs camarades à son grand regret, & jamais troupe de Bohémiens n'avoit mené une si joyeuse vie.

Une nuit qu'ils avoient dressé leurs tentes dans un endroit écarté sous un bouquet de chênes, ceux qui



étoient en ſentinelle entendirent aboyer les chiens avec beaucoup plus d'acharnement qu'à l'ordinaire. André & quelques-uns de ſes camarades accoururent auſſi tôt, & ils virent un homme vêtu de blanc aux priſes avec leurs dogues qui le tenoient par la jambe. Les Bohémiens appaiſerent d'abord ces terribles animaux, & l'un d'eux adreſſant la parole au malheureux Voyageur: Qui diable, lui dit-il, vous amene chez nous à cette heure-ci? Venez-vous, par hazard, pour nous voler? Ma foi, compere, vous auriez mal choiſi votre champ de bataille. Eh! Seigneurs, répondit le mordu d'une voix lamentable, je ne ſuis point un voleur. Ayez pitié de moi: je ne ſais où je ſuis ni où je vais: indiquez-moi, de grace, quelque hameau où je puiſſe paſſer la nuit, & me faire panſer des bleſſures que vos chiens m'ont faites. Bon-homme, interrompit André, il n'y a ici ni village, ni auberge; mais nous vous donnerons aſyle, & nous penſerons vos bleſſures: ſuivez-nous dans nos cabanes: quoique nous ſoyions Bohémiens, nous ne ſommes pas moins touchés de votre infortune. Que Dieu vous traite avec la même charité, repartit l'inconnu; mais exercez-la toute entiere, & portez-moi dans quelque gîte: la douleur de ma jambe m'empêche de me ſoutenir. Il s'approchoit en même tems d'André & de quelques autres Bohémiens dont l'extérieur lui parut le moins farouche. Dans les cachots de l'enfer même, il y a des démons moins démons que les autres; & parmi les hommes, quelquefois plus méchans encore que ces eſprits de ténebres, on peut en trouver qui ſont bons. Les Bohémiens, apitoyés par André, emporterent le pauvre Voyageur. La lune & la ſérénité du tems rendoient la nuit très-claire. Ils virent que le bleſſé étoit un beau jeune homme d'une taille avantageuſe, vêtu d'une ſimple chemiſe blanche, & ceint d'un grand biſſac de toile. On le dépoſa dans la cabane d'André où *Précieuſe* s'étoit déja rendue avec ſa grand'mere. La Vieille ſe chargea du panſement: elle prit quelques poils des chiens qui avoient mordu le Voyageur; elle les fit frire dans de l'huile d'olive avec

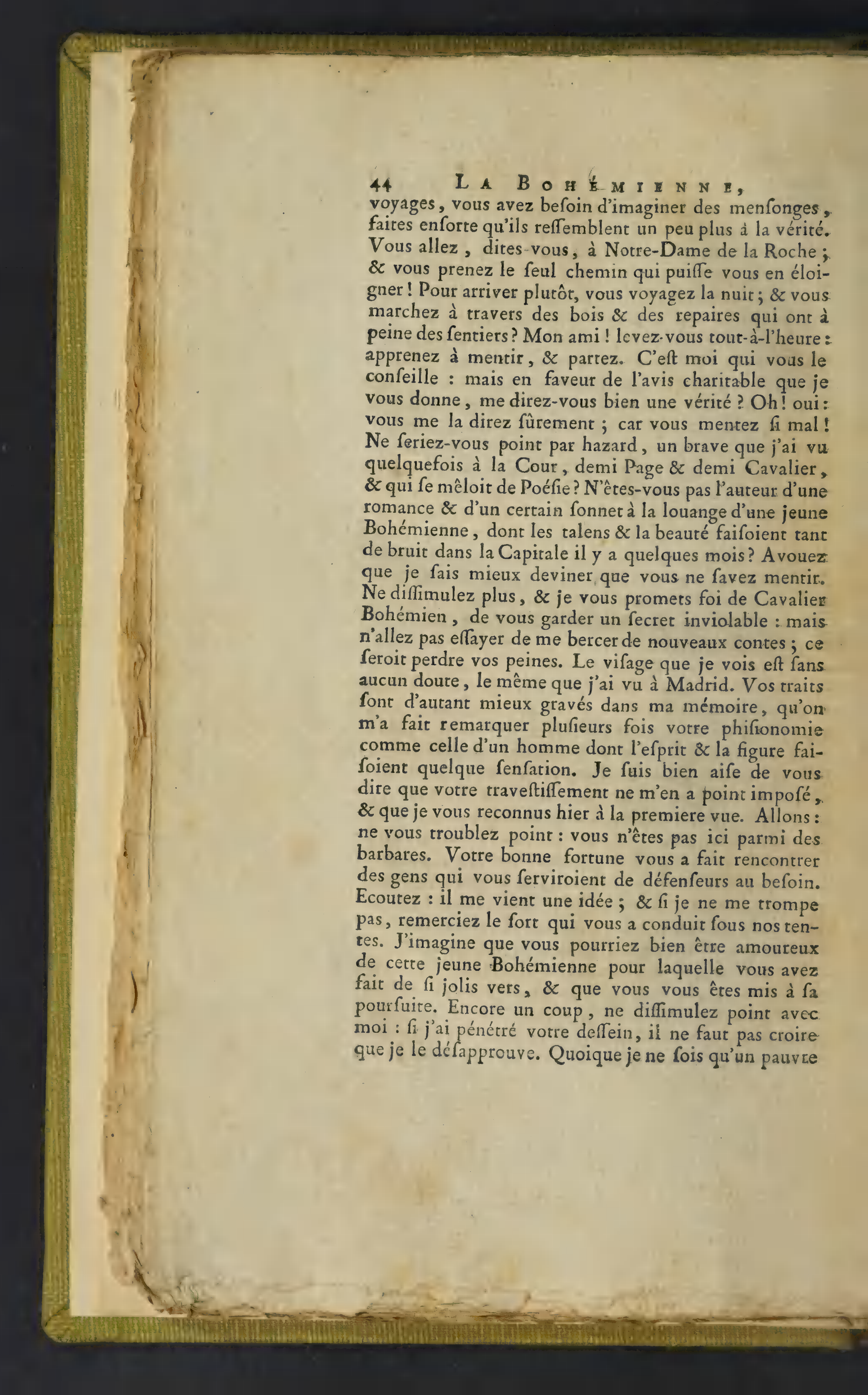
des feuilles de romarin macerées, & après avoir bien lavé la plaie, elle y appliqua sa composition, en faisant au Ciel une courte priere.

Tandis que la Vieille déployoit toutes les ressources de son art, *Précieuse* & le Malade se fixoient avec une attention qui n'échappa point à l'amoureux André; mais il attribua la surprise du Voyageur à la grande beauté de la jeune Bohémienne : il auroit bien voulu cependant faire quelques questions au Blessé; la crainte de le fatiguer l'en empêcha; & jugeant que l'Inconnu avoit encore plus besoin de repos que de remedes, André fit signe à ses camarades, & ils laisserent le jeune homme tout-à-fait disposé à passer un nuit plus tranquille qu'il n'avoit eu lieu de le croire.

Précieuse avoit une grande impatience d'entretenir André. Te souviens-tu, mon cher ami, lui dit-elle en le prenant à l'écart, de ce papier que je laissai tomber dans la maison de ton pere, & qui te fit passer un si mauvais quart-d'heure? Je ne l'oublierai pas de si-tôt, répondit André; c'étoit un sonnet à ta louange. Eh bien, continua *Précieuse*, l'Auteur est dans ta cabane : c'est ce même jeune homme que ma mere vient de panser. Je ne me trompe point : il étoit Page à Madrid; non de ces Pages au petit-pied, mais de ceux qui jouissent de la faveur de quelque grand Prince; & en vérité je t'assure que c'est un enfant très-aimable & très-bien élevé. Je ne saurois concevoir par quelle catastrophe il se trouve transporté parmi nous dans un si misérable équipage. Je m'en vais te l'apprendre, moi, interrompit André : le même charme qui a métamorphosé *Dom Juan* en Bohémien, a forcé ce jeune Gentilhomme de prendre l'habit de meûnier. Ah! *Précieuse*, *Précieuse!* se seroit-il apperçu que tu te plairois à faire plus d'un esclave? Auroit il été conduit dans une aussi étrange aventure, par quelque rayon d'espoir? Si je suis assez malheureux pour que mes soupçons ne soient pas une erreur, commence par m'arracher la vie, avant de sacrifier ce nouvel amant à quelque rival plus fortuné que nous. Eh quoi! mon cher André, s'écria *Précieuse* avec émotion, seras-tu toujours ingénieux à te chercher des

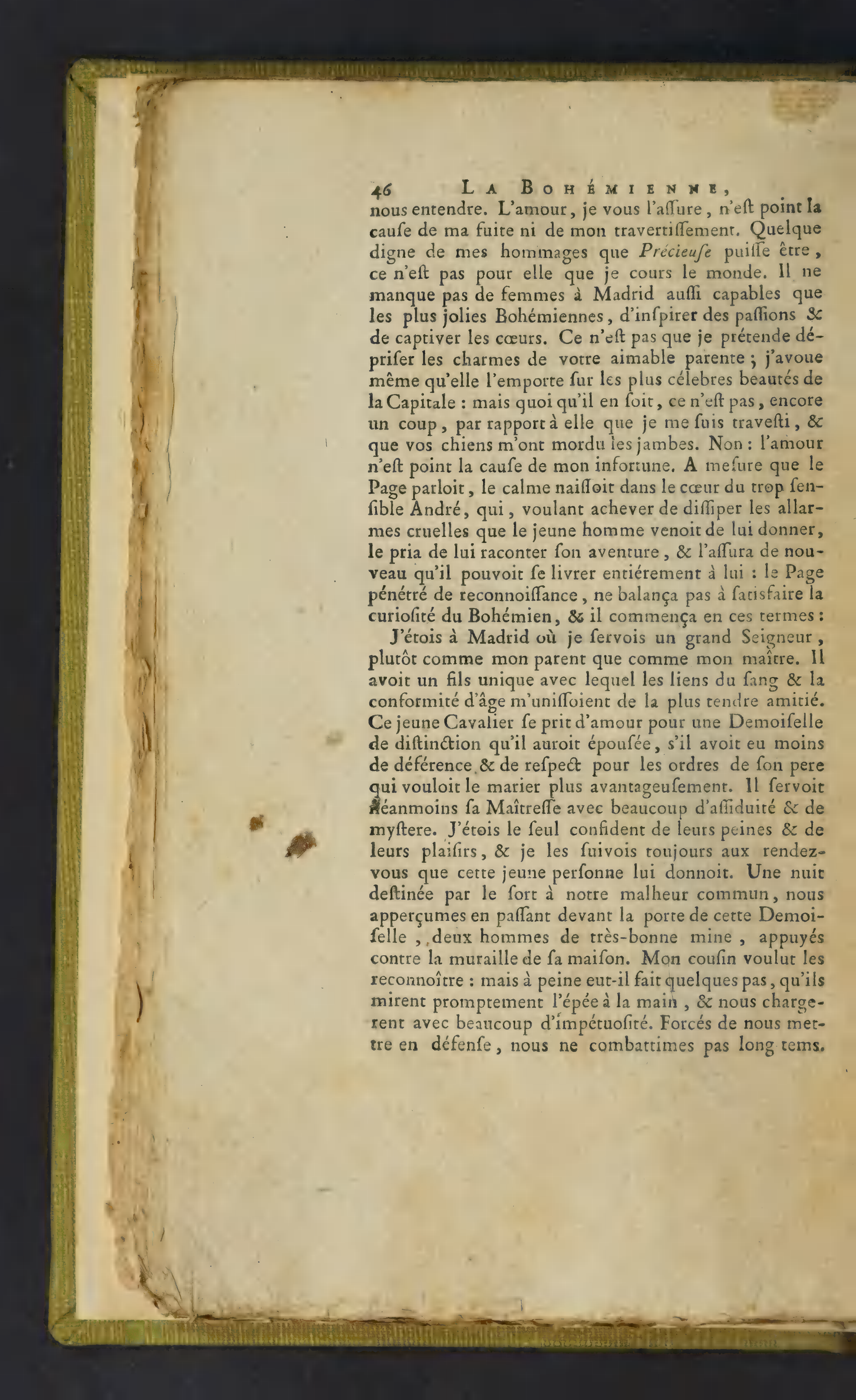
peines ? Se peut-il que ta confiance tienne à si peu de chose ? Et sur quel fondement ton ame s'ouvre-t-elle avec tant de facilité aux horreurs de la jalousie ? Dis, mon André ! si mon cœur étoit capable d'artifice, n'aurois-je pas su feindre de ne pas connoître ce jeune homme ? Ne t'aurois-je pas caché son nom & sa qualité ? Me crois-tu donc assez maladroite pour t'indiquer des raisons de douter de ma bonne-foi ? Ecoute : quelque injurieuses que soient tes allarmes, je veux te donner les moyens de les dissiper toi-même ; car ta foiblesse m'inspire plus de pitié que de colere. Interroge demain le Voyageur : apprends de sa bouche la cause de son travestissement & de son arrivée parmi nous. Tu connoîtras alors l'injustice de tes soupçons ; & puisque les termes où nous en sommes exigent peut-être de ma délicatesse que je me prête à tes craintes ; quelles que soient les réponses du Page, ordonne lui de s'éloigner sur le champ. Tous nos camarades t'obéissent ; il n'en trouvera pas un seul qui lui donne asyle contre ta volonté ; & s'il arrivoit que quelque Bohémien lui offrît de partager sa tente, je te promets que je ne sortirai jamais de la mienne, & que jamais je n'aurai de conversation ni avec lui ni avec tout autre qui pourroit te faire ombrage. Ecoute, André : je ne suis pas fâchée de te voir un peu de jalousie ; mais je ne me consolerois pas de tes injustices. Ah ! ma chere *Précieuse*, interrompit André, une ame susceptible de s'abandonner à cette noire fureur, ne connoît pas de milieu ; & l'égarement absolu de sa raison, est la seule maniere dont un jaloux puisse manifester la rage qui le dévore. Oui : *Précieuse !* je ferai ce que tu me commandes. Je saurai qui est ce Page-Poëte, d'où il vient, ce qu'il cherche, & où il va. Peut-être parviendrai-je à découvrir ce mystere que mon cœur frémit de pénétrer. Prends garde, dit *Precieuse*, la jalousie ne laisse jamais la tête assez libre pour voir les choses telles qu'elles sont. Les yeux des jaloux font l'effet du microscope ; ils grossissent les objets. Dans le délire de ton imagination, tu feras comme les Héroïnes de tous les romans que j'ai lus ; tu prendras le doute

pour la vérité, & je ferai la victime de ta frénésie. Par ta vie & par la mienne! ne forme jamais de soupçons sans en avoir pesé les motifs; & puisque tu t'es laissé prévenir par la méfiance, soulage ton cœur d'un si cruel fardeau; à la bonne heure : mais apporte dans cet éclaircissement toute la circonspection que mérite ma bonne-foi; & sois assuré que tu n'apprendras rien qui ne fasse l'éloge de ma conduite & de ma retenue. *Précieuse* en achevant ces paroles, se retira dans sa tente, laissant André en proie à mille réflexions contradictoires. Son ame se remplissoit avec avidité de toutes celles qui pouvoient augmenter son trouble & ses inquiétudes. Quelque persuasif que lui paroissoit le discours de la jeune Bohémienne, ce beau jeune homme ne pouvoit être qu'un amant déguisé qui suivoit les pas de *Précieuse*. C'est ainsi que les voleurs croyent que tous les hommes leur ressemblent. Quelquefois les moyens de justification que sa Maîtresse venoit d'employer, lui sembloient d'une telle évidence, qu'il se reprochoit jusqu'à la démarche qu'il alloit faire; mais son naturel jaloux ne lui permettoit pas d'adopter entiérement des raisons de sécurité qui n'étoient pas sans replique. Dès que le jour parut, il se rendit à la cabane du Voyageur, & après lui avoir témoigné quelque intérêt sur l'état de sa blessure, il lui demanda son nom, où il alloit, & pourquoi il marchoit au milieu de la nuit, si éloigné de grands chemins & dans un si triste équipage. Grace à vos généreux secours, répondit le jeune homme, je me trouve absolument soulagé : mon nom est *Alonzo Hurtado :* je vais à Notre-Dame de la Roche; pour arriver plus vîte, je voyage la nuit; & comme je m'étois égaré, le hazard m'a conduit auprès de vos tentes où vos chiens m'ont fait une si cruelle réception. Frere, interrompit brusquement André, dont ce mensonge réveilloit les frayeurs, si j'étois Juge, & qu'il m'eût paru convenable, pour découvrir quelque délit que vous auriez commis, de vous faire les questions que vous venez d'entendre, je vous ferois brancher sur votre réponse, sans autre forme de procès. Croyez-moi : si dans le cours de vos



voyages, vous avez beſoin d'imaginer des menſonges, faites enſorte qu'ils reſſemblent un peu plus à la vérité. Vous allez, dites-vous, à Notre-Dame de la Roche ; & vous prenez le ſeul chemin qui puiſſe vous en éloigner ! Pour arriver plutôt, vous voyagez la nuit ; & vous marchez à travers des bois & des repaires qui ont à peine des ſentiers ? Mon ami ! levez-vous tout-à-l'heure : apprenez à mentir, & partez. C'eſt moi qui vous le conſeille : mais en faveur de l'avis charitable que je vous donne, me direz-vous bien une vérité ? Oh ! oui : vous me la direz ſûrement ; car vous mentez ſi mal ! Ne ſeriez-vous point par hazard, un brave que j'ai vu quelquefois à la Cour, demi Page & demi Cavalier, & qui ſe mêloit de Poéſie ? N'êtes-vous pas l'auteur d'une romance & d'un certain ſonnet à la louange d'une jeune Bohémienne, dont les talens & la beauté faiſoient tant de bruit dans la Capitale il y a quelques mois ? Avouez que je ſais mieux deviner que vous ne ſavez mentir. Ne diſſimulez plus, & je vous promets foi de Cavalier Bohémien, de vous garder un ſecret inviolable : mais n'allez pas eſſayer de me bercer de nouveaux contes ; ce ſeroit perdre vos peines. Le viſage que je vois eſt ſans aucun doute, le même que j'ai vu à Madrid. Vos traits ſont d'autant mieux gravés dans ma mémoire, qu'on m'a fait remarquer pluſieurs fois votre phiſionomie comme celle d'un homme dont l'eſprit & la figure faiſoient quelque ſenſation. Je ſuis bien aiſe de vous dire que votre traveſtiſſement ne m'en a point impoſé, & que je vous reconnus hier à la premiere vue. Allons : ne vous troublez point : vous n'êtes pas ici parmi des barbares. Votre bonne fortune vous a fait rencontrer des gens qui vous ſerviroient de défenſeurs au beſoin. Ecoutez : il me vient une idée ; & ſi je ne me trompe pas, remerciez le ſort qui vous a conduit ſous nos tentes. J'imagine que vous pourriez bien être amoureux de cette jeune Bohémienne pour laquelle vous avez fait de ſi jolis vers, & que vous vous êtes mis à ſa pourſuite. Encore un coup, ne diſſimulez point avec moi : ſi j'ai pénétré votre deſſein, il ne faut pas croire que je le déſapprouve. Quoique je ne ſois qu'un pauvre

Bohémien, l'expérience ne m'a que trop appris jusqu'où va le pouvoir de l'amour, & comme il sait métamorphoser à son gré ceux qu'il réduit en esclavage. Ne vous obstinez donc pas à garder un silence inutile. Si c'est *Précieuse* que vous cherchez, elle est ici. Je le sais, dit le Mordu; je l'ai apperçue dans la cabane où vous m'avez transporté. Ces paroles furent un coup de foudre pour André, qui ne douta plus de son malheur. Oui, j'ai vu cette jeune beauté, continua le Page; mais je n'ai pas osé me découvrir. De sorte, reprit André d'une voix étouffée & tremblante, que vous êtes le Poëte dont je viens de parler? C'est moi-même, répliqua le Voyageur; & pourquoi dissimulerois-je plus long-tems? Je vois que je trouve mon salut où je croyois rencontrer ma perte. Je vois que l'hospitalité, l'humanité habitent dans ces forêts sauvages. Vous ne vous trompez pas, reprit André qui vouloit approfondir tous les détails de cette funeste aventure; personne ne pratique ces devoirs sacrés avec autant de zele que les Bohémiens; & personne sur-tout ne garde avec plus de religion, le secret des malheureux. Dans cette confiance vous pouvez, Seigneur, m'ouvrir votre ame toute entiere. Vous trouverez la mienne sans aucun détour. *Précieuse* est ma parente: elle est absolument soumise à mes volontés. Si vous la demandez en mariage, nous vous l'accorderons avec grand plaisir. Si vous la choisissez pour maîtresse, vous n'éprouverez pas plus d'obstacles, pourvu que vous ayiez de l'argent; car l'abondance regne toujours sous nos tentes. J'ai de l'argent, répondit le jeune homme, & je porte quatre cents écus d'or dans les manches de cette espece de chemise qui me sert de ceinture. Nouveau sujet de frayeur pour le pauvre André! Il s'imagina que le Page ne portoit une somme si considérable que pour conquérir l'objet de son amour. Ma foi, continua-t-il en faisant le plus pénible effort pour pouvoir prononcer quelques mots; avec une si bonne recommandation, vous n'avez qu'à paroître. La petite, qui n'est pas sotte, n'aura garde de laisser échapper une si bonne proie. Eh! mon ami, continua le jeune homme, nous sommes bien loin de



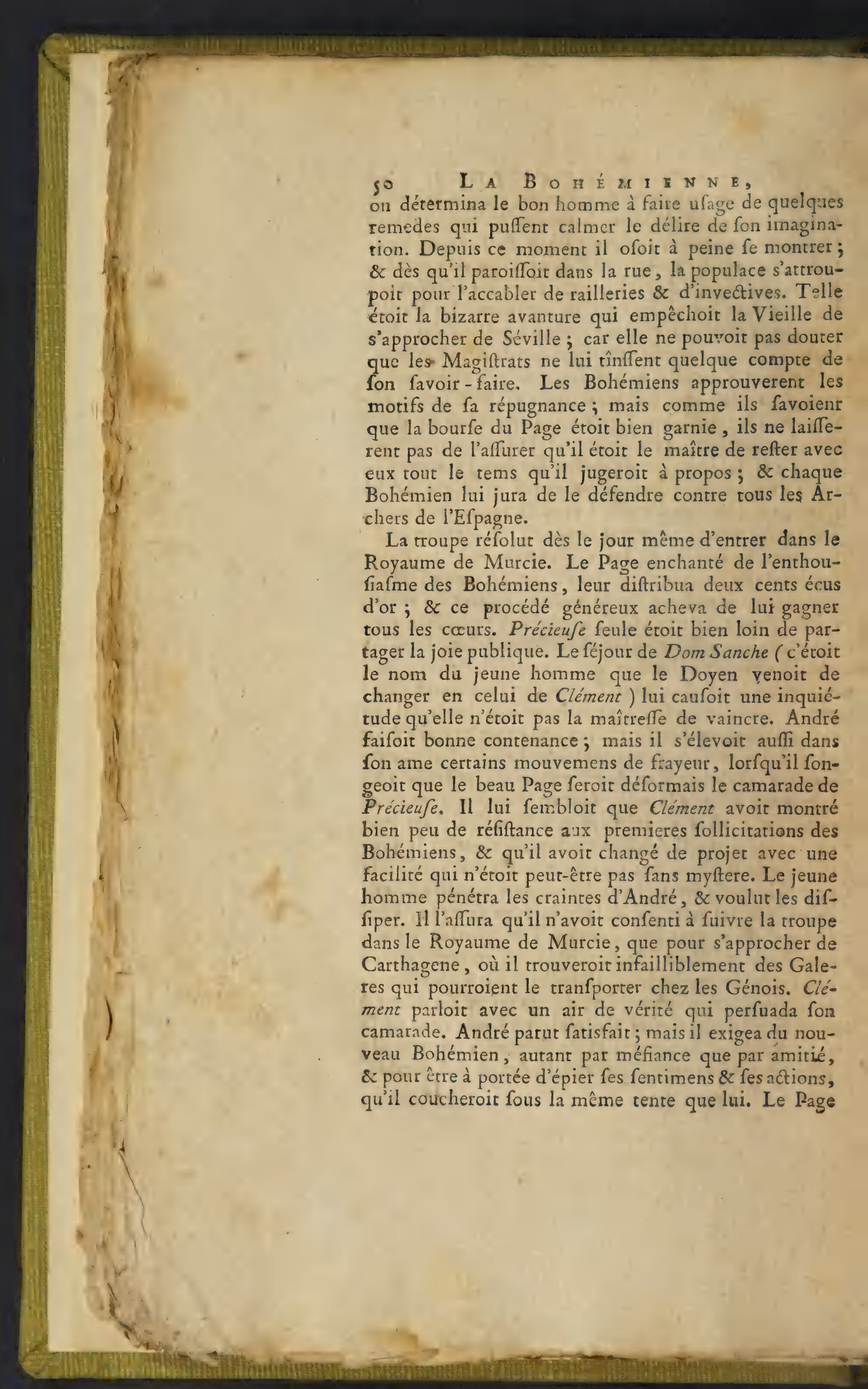
nous entendre. L'amour, je vous l'aſſure, n'eſt point la cauſe de ma fuite ni de mon travertiſſement. Quelque digne de mes hommages que *Précieuſe* puiſſe être, ce n'eſt pas pour elle que je cours le monde. Il ne manque pas de femmes à Madrid auſſi capables que les plus jolies Bohémiennes, d'inſpirer des paſſions & de captiver les cœurs. Ce n'eſt pas que je prétende dépriſer les charmes de votre aimable parente; j'avoue même qu'elle l'emporte ſur les plus célebres beautés de la Capitale : mais quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt pas, encore un coup, par rapport à elle que je me ſuis traveſti, & que vos chiens m'ont mordu les jambes. Non : l'amour n'eſt point la cauſe de mon infortune. A meſure que le Page parloit, le calme naiſſoit dans le cœur du trop ſenſible André, qui, voulant achever de diſſiper les allarmes cruelles que le jeune homme venoit de lui donner, le pria de lui raconter ſon aventure, & l'aſſura de nouveau qu'il pouvoit ſe livrer entiérement à lui : le Page pénétré de reconnoiſſance, ne balança pas à ſatisfaire la curioſité du Bohémien, & il commença en ces termes :

J'étois à Madrid où je ſervois un grand Seigneur, plutôt comme mon parent que comme mon maître. Il avoit un fils unique avec lequel les liens du ſang & la conformité d'âge m'uniſſoient de la plus tendre amitié. Ce jeune Cavalier ſe prit d'amour pour une Demoiſelle de diſtinction qu'il auroit épouſée, s'il avoit eu moins de déférence & de reſpect pour les ordres de ſon pere qui vouloit le marier plus avantageuſement. Il ſervoit néanmoins ſa Maîtreſſe avec beaucoup d'aſſiduité & de myſtere. J'étois le ſeul confident de leurs peines & de leurs plaiſirs, & je les ſuivois toujours aux rendez-vous que cette jeune perſonne lui donnoit. Une nuit deſtinée par le ſort à notre malheur commun, nous apperçumes en paſſant devant la porte de cette Demoiſelle, deux hommes de très-bonne mine, appuyés contre la muraille de ſa maiſon. Mon couſin voulut les reconnoître : mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'ils mirent promptement l'épée à la main, & nous chargerent avec beaucoup d'impétuoſité. Forcés de nous mettre en défenſe, nous ne combattimes pas long tems.

La jaloufie infpiroit à mon coufin une fureur que je ne faurois vous peindre ; & l'amitié que j'avois pour lui redoublant mon courage, j'ofe dire qu'il étoit périlleux de fe mefurer avec nous. Nous tuames nos deux adverfaires. Bientôt revenus de l'ivreffe de cette malheureufe victoire, la frayeur nous faifit. Nous volons à l'Hôtel du pere de mon coufin, & après nous être munis d'une groffe fomme d'argent, nous nous réfugiames à faint Jérôme, où nous attendîmes avec la plus grande impatience quelles feroient les fuites de cette cataftrophe. Les Religieux nous apprirent le lendemain que nous n'étions pas même foupçonnés, & ils nous confeillerent de retourner à la maifon, de crainte que notre abfence ne donnât lieu à quelques conjectures. Nous allions fuivre cet avis qui nous paroiffoit raifonnable, lorfqu'on vint nous avertir que l'Alcalde de Cour avoit arrêté le pere de la Demoifelle & la Demoifelle elle-même. On ajouta que parmi les domeftiques dont cet Officier avoit reçu la dépofition, une fille fuivante avoit déclaré que mon coufin voyoit fa Maîtreffe toutes les nuits. Il n'en falloit pas davantage pour que la Juftice voulût s'affurer de nous, & l'Alcalde depuis ce moment, nous faifoit chercher de tous côtés. Comme on ne nous trouvoit point, & qu'il n'étoit pas difficile de reconnoître à plufieurs indices, que nous nous cachions, il demeura pour conftant à la Cour que nous avions tué ces deux Cavaliers qui étoient deux hommes très-confidérables. Ces éclairciffemens nous jetterent dans le plus cruel embarras. Après une longue délibération, il fut décidé par le Pere de mon coufin & par les Supérieurs du Monaftere, que nous refterions encore un mois dans le couvent. Ce terme expiré, mon camarade revêtu d'un habit de Moine, & accompagné d'un Religieux, fe réfugia dans l'Aragon, réfolu de paffer en Flandre, & d'y refter jufqu'à ce que notre affaire prît une bonne tournure. Je voulus féparer nos deftinées, & que notre fortune ne courût pas le mêmes hazards. Je pris l'habit d'un domeftique du Couvent, & je partis pour Tolede à la fuite d'un Moine qui ne m'a quitté qu'à Talavera. Ne me croyant pas encore à l'abri des

perquisitions, je me suis remis en route avant-hier. Obligé de fuir les grands chemins, je m'égarai dans la nuit, & vos chiens m'assaillirent à plus de cent pas de votre enceinte. Lorsque je vous ai parlé de mon voyage à Notre-Dame de la Roche, c'étoit pour répondre bien ou mal à ce que vous me pressiez de vous dire; car mon projet a toujours été de me rendre à Séville, auprès d'un Cavalier Génois grand ami du pere de mon cousin, & de le prier de me faire passer à Gênes dans les Galeres qu'il expédie pour le transport des piastres. Voilà mon histoire. Vous voyez maintenant que j'avois raison de vous assurer que l'amour n'avoit aucune part à mes infortunes. Si les Seigneurs Bohémiens vos compagnons veulent me laisser voyager avec eux jusqu'à Séville, ils me délivreront des frayeurs mortelles dont je suis agité; car j'imagine que je n'ai rien à craindre au milieu de votre troupe. Vous y serez conduit, répondit André; & si nous ne prenons pas le chemin de l'Andalousie, je vous recommanderai aux Bohémiens d'une autre bande que nous devons rencontrer dans quelques jours. André, que le récit du Page venoit de remplir de la joie la plus pure, ne voulut pas différer un moment de veiller à la sûreté de ce malheureux jeune homme. Il alla proposer à ses Compagnons de le prendre sous leur garde moyennant une trentaine de pistoles. Les Bohémiens consentirent tous à recevoir le Page; mais *Précieuse* fut d'abord secretement d'un avis contraire; & la Vieille déclara qu'elle ne pouvoit aller à Séville ni dans ses environs, parce qu'elle y avoit joué un tour sanglant à certain personnage qui ne demanderoit pas mieux que de l'en punir, si elle avoit le malheur de tomber entre ses mains. Cet homme croyoit à la Physique occulte, & la vieille Bohémienne avoit sçu lui persuader qu'elle lui enseigneroit l'art de trouver les trésors, pourvu qu'il exécutât de point en point tout ce qu'elle lui prescriroit. *Truxillos* (c'étoit le nom de l'imbécile) promit d'obéir avec la plus grande exactitude à tous les ordres qu'il plairoit à la Magicienne de lui donner. Elle fit placer au milieu d'une cave très-obscure une grosse tonne remplie d'eau, dans laquelle elle

elle fit plonger le patient jusqu'au col, après lui avoir mis sur la tête une couronne de cyprès. A l'instant même où minuit sonneroit, il devoit sortir de son cuvier, & aller sans lumiere au-devant d'une troupe de gnomes, à la voix desquels la terre s'ouvriroit pour découvrir à ses yeux tous les trésors qu'elle renferme. La Vieille se retire & laisse la victime seule au milieu des ténebres. *Truxillos* demeura toute la journée dans son bain, comptant les minutes & les secondes, & attendant le coup de minuit avec une impatience mêlée d'une sainte frayeur. L'heure sonne. L'initié qui trembloit de manquer l'instant préfix, s'élance de la cuve comme un éclair : il la renverse de dessus ses bancs, tombe & roule avec la tonne, inondé d'une si grande quantité d'eau, qu'il se mit à nager à crud de toutes ses forces, en criant à pleine tête qu'il se noyoit, & qu'on vînt le secourir. Sa femme & les voisins accourent avec des lumieres : ils trouvent le pauvre *Truxillos* tout essoufflé, barbotant, se traînant sur le ventre, agitant ses mains & ses pieds avec une vîtesse extrême, & poussant toujours des cris affreux. L'objet de son désastre, sa chûte & la peur avoit tellement égaré sa raison, qu'il nageoit encore sur le lit où on le transporta, en continuant d'implorer la miséricorde divine & humaine. Lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, il raconta tout ce qui s'étoit passé entre la Bohémienne & lui. Les spectateurs ne purent s'empêcher d'en rire, malgré l'inquiétude que leur avoit donnée le triste état de *Truxillos* : mais ils tâcherent en vain de lui faire voir le ridicule extrême de sa crédulité ; il s'obstina toujours à regarder le procédé de la Bohémienne comme une recette infaillible pour découvrir les trésors ; & quelques représentations qu'on pût lui faire, il descendit dans sa cave, très-fâché d'avoir peut-être encouru l'indignation de ces gnomes bienfaisans, & se mit à creuser une fosse de dix pieds de profondeur. Il se disposoit à pousser sa fouille beaucoup plus loin, lorsqu'un voisin allarmé vint se plaindre qu'on ébranloit les fondemens de sa maison. *Truxillos* fut obligé de suspendre son travail ; & ses parens ayant eu recours à l'autorité de l'Alcalde,

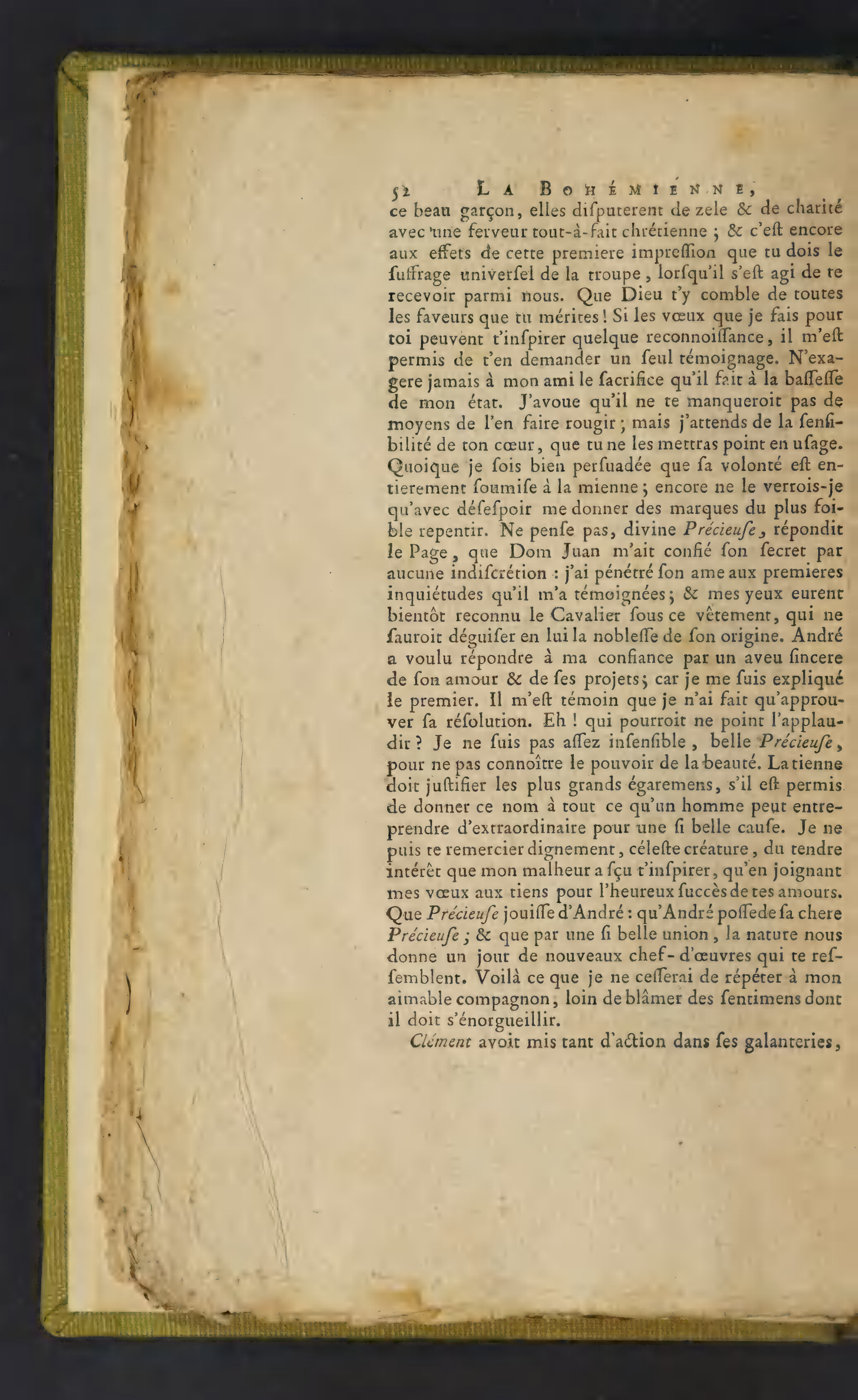


on détermina le bon homme à faire usage de quelques remedes qui pussent calmer le délire de son imagination. Depuis ce moment il osoit à peine se montrer ; & dès qu'il paroissoit dans la rue, la populace s'attroupoit pour l'accabler de railleries & d'invectives. Telle étoit la bizarre avanture qui empêchoit la Vieille de s'approcher de Séville ; car elle ne pouvoit pas douter que les Magistrats ne lui tînssent quelque compte de son savoir-faire. Les Bohémiens approuverent les motifs de sa répugnance ; mais comme ils savoient que la bourse du Page étoit bien garnie, ils ne laisserent pas de l'assurer qu'il étoit le maître de rester avec eux tout le tems qu'il jugeroit à propos ; & chaque Bohémien lui jura de le défendre contre tous les Archers de l'Espagne.

La troupe résolut dès le jour même d'entrer dans le Royaume de Murcie. Le Page enchanté de l'enthousiasme des Bohémiens, leur distribua deux cents écus d'or ; & ce procédé généreux acheva de lui gagner tous les cœurs. *Précieuse* seule étoit bien loin de partager la joie publique. Le séjour de *Dom Sanche* (c'étoit le nom du jeune homme que le Doyen venoit de changer en celui de *Clément*) lui causoit une inquiétude qu'elle n'étoit pas la maîtresse de vaincre. André faisoit bonne contenance ; mais il s'élevoit aussi dans son ame certains mouvemens de frayeur, lorsqu'il songeoit que le beau Page seroit désormais le camarade de *Précieuse*. Il lui sembloit que *Clément* avoit montré bien peu de résistance aux premieres sollicitations des Bohémiens, & qu'il avoit changé de projet avec une facilité qui n'étoit peut-être pas sans mystere. Le jeune homme pénétra les craintes d'André, & voulut les dissiper. Il l'assura qu'il n'avoit consenti à suivre la troupe dans le Royaume de Murcie, que pour s'approcher de Carthagene, où il trouveroit infailliblement des Galeres qui pourroient le transporter chez les Génois. *Clément* parloit avec un air de vérité qui persuada son camarade. André parut satisfait ; mais il exigea du nouveau Bohémien, autant par méfiance que par amitié, & pour être à portée d'épier ses sentimens & ses actions, qu'il coucheroit sous la même tente que lui. Le Page

tint cette marque d'eſtime à grande faveur. Ils vécurent dès-lors comme deux freres : leur bourſe étoit commune : ils marchoient toujours enſemble : ils étoient à la tête de tous les exercices & de tous les jeux. Auſſi magnifiques qu'adroits, ils répandoient l'or à pleines mains, & l'emportoient dans toutes les réjouiſſances ſur les plus renommés d'entre leurs freres. Tant de mérite auroit dû inſpirer une haine univerſelle; mais leur ſupériorité étoit ſi reconnue, qu'ils échappoient même à l'envie; & quoiqu'ils fuſſent les délices de toutes les Bohémiennes, il n'en étoient pas moins chéris de leurs Compagnons.

Il y avoit déja plus d'un mois que *Clément* voyageoit avec la troupe, & il n'avoit pas encore cherché l'occaſion de parler à *Précieuſe :* elle ſe préſenta quelques jours après. Pour être même à l'abri du ſoupçon, il ſaiſit l'inſtant où André s'entretenoit avec ſa Maîtreſſe, & s'approcha d'eux avec beaucoup de grace. Eh bien! lui dit *Précieuſe*, te voilà donc des nôtres, mon cher Clement? Dès que je t'ai vu, j'ai reconnu mon Page, & je me ſuis reſſouvenue de tes jolis vers : mais comme j'ignorois le deſſein qui pouvoit t'amener dans nos retraites, je crus devoir reſpecter ton ſecret. La préſence de mon ami ne m'empêchera pas au reſte de t'avouer que ton accident m'a touchée juſqu'aux larmes. Plus je te regardois, moins je revenois de ma ſurpriſe, en voyant que la métamorphoſe de *Dom Juan* n'étoit pas unique, & qu'à peine s'étoit-il transformé en Bohémien, que *Dom Sanche* m'apparoiſſoit ſous la forme d'un pauvre garçon. Je te parle à cœur ouvert, parce que je ſais que *Dom Juan* ne t'a rien caché de ce qui l'intéreſſe. André avoit en effet raconté toute ſon avanture à ſon nouveau camarade, afin de pouvoir ſe communiquer tous deux ſans contrainte leurs penſées, leurs inquiétudes & leurs eſpérances. Sais-tu, continua *Précieuſe*, que ma recommandation ne t'a pas été inutile, lorſque nos chiens t'ont fait un accueil ſi barbare? Sais-tu que ſans te nommer, j'intéreſſai toutes nos femmes en ta faveur? Je n'eus pas beſoin à la vérité d'épuiſer les reſſources de l'éloquence : dès qu'elles virent



ce beau garçon, elles diſputerent de zele & de charité avec une ferveur tout-à-fait chrétienne ; & c'eſt encore aux effets de cette premiere impreſſion que tu dois le ſuffrage univerſel de la troupe, lorſqu'il s'eſt agi de te recevoir parmi nous. Que Dieu t'y comble de toutes les faveurs que tu mérites ! Si les vœux que je fais pour toi peuvent t'inſpirer quelque reconnoiſſance, il m'eſt permis de t'en demander un ſeul témoignage. N'exagere jamais à mon ami le ſacrifice qu'il fait à la baſſeſſe de mon état. J'avoue qu'il ne te manqueroit pas de moyens de l'en faire rougir ; mais j'attends de la ſenſibilité de ton cœur, que tu ne les mettras point en uſage. Quoique je ſois bien perſuadée que ſa volonté eſt entierement ſoumiſe à la mienne ; encore ne le verrois-je qu'avec déſeſpoir me donner des marques du plus foible repentir. Ne penſe pas, divine *Précieuſe*, répondit le Page, que Dom Juan m'ait confié ſon ſecret par aucune indiſcrétion : j'ai pénétré ſon ame aux premieres inquiétudes qu'il m'a témoignées ; & mes yeux eurent bientôt reconnu le Cavalier ſous ce vêtement, qui ne ſauroit déguiſer en lui la nobleſſe de ſon origine. André a voulu répondre à ma confiance par un aveu ſincere de ſon amour & de ſes projets ; car je me ſuis expliqué le premier. Il m'eſt témoin que je n'ai fait qu'approuver ſa réſolution. Eh ! qui pourroit ne point l'applaudir ? Je ne ſuis pas aſſez inſenſible, belle *Précieuſe*, pour ne pas connoître le pouvoir de la beauté. La tienne doit juſtifier les plus grands égaremens, s'il eſt permis de donner ce nom à tout ce qu'un homme peut entreprendre d'extraordinaire pour une ſi belle cauſe. Je ne puis te remercier dignement, céleſte créature, du tendre intérêt que mon malheur a ſçu t'inſpirer, qu'en joignant mes vœux aux tiens pour l'heureux ſuccès de tes amours. Que *Précieuſe* jouiſſe d'André : qu'André poſſede ſa chere *Précieuſe* ; & que par une ſi belle union, la nature nous donne un jour de nouveaux chef-d'œuvres qui te reſſemblent. Voilà ce que je ne ceſſerai de répéter à mon aimable compagnon, loin de blâmer des ſentimens dont il doit s'énorgueillir.

Clément avoit mis tant d'action dans ſes galanteries,

qu'André douta d'abord ſi l'amour n'y avoit pas plus de part que l'amitié. L'infernale jalouſie s'offenſe de tout; & l'ame d'un jaloux ne connoît guere de nuances entre l'inquiétude & le déſeſpoir. André regardoit *Précieuſe* avec l'égarement de la douleur; mais un ſourire de la jeune Bohémienne rendit bientôt au bel André toute la joie de l'amour heureux. Il ſe repentit de ſes ſoupçons, & embraſſa *Clément* avec beaucoup de tendreſſe, réſolu de s'en rapporter déſormais à la ſageſſe & à la vertu de *Précieuſe*.

La compagnie & la gaité des Bohémiens effaçoient peu-à-peu, de l'eſprit de *Clément*, le ſouvenir de ſa funeſte aventure. Les muſes qu'il avoit négligées, dont les douces faveurs s'accordent ſi mal avec la crainte de la Juſtice, vinrent lui offrir de nouveaux ſujets de conſolation. Il reprit ſa lire pour célébrer les charmes de *Précieuſe*. André à qui l'art des vers n'étoit pas inconnu, diſputoit quelquefois à ſon ami le plaiſir de chanter la belle Bohémienne. Tous deux Poëtes & Muſiciens, ils faiſoient retentir le petit vallon qu'ils occupoient, des tendres accens du luth & du hautbois. Un ſoir qu'ils ſe repoſoient ſous un grand chêne, la guitarre à la main; invités par la fraîcheur & par la beauté de la nuit, ils chanterent cette romance en forme de dialogue, que *Clément* venoit de compoſer.

ANDRÉ.

Regarde, ami, ce voile radieux;
De *Précieuſe* il nous offre l'image.
Oui: c'eſt-là l'éclat de ſes yeux;
Tout ce vaſte pourpris des Cieux
Etincelle d'attraits dont elle eſt l'aſſemblage.

CLÉMENT.

En elle eſt l'extrême beauté:
En elle eſt la pudeur, la vertu, la gaité:
Raiſon, graces, talens; tout ſe raſſemble en elle.
Eh! comment en tracer une image fidelle?
Cette entrepriſe, ami, paſſe l'eſſor humain,
Et demande un eſprit rare, élevé, divin.

ANDRÉ.

Qu'il ſoit rare, élevé, divin,
L'eſprit qui chantera le nom de *Précieuſe*;
Qui d'une audace ambitieuſe,
Portera juſqu'au Ciel ce nom chéri de tous,
Et qui cauſe en nos cœurs des mouvemens ſi doux.

CLÉMENT.

Celui qui chantera ce nom chéri de tous,
Portera l'allégreſſe au ſéjour du Tonnerre.
Tu le ſçais : chaque fois que l'écho ſur la terre,
Répete au loin ce nom charmant,
Un ineffable enchantement
A ce ſeul mot, ſéduit l'oreille.
L'ame la plus chagrine eſt calme en un moment,
Et de la volupté l'ivreſſe ſe réveille

ANDRÉ.

Calme délicieux, ivreſſe, volupté;
Voilà ce que mon cœur doucement agité,
Eprouve auſſi-tôt qu'elle chante,
Cette Syrêne ſéduiſante.

CLÉMENT.

Hommage à toi, prodige de beauté!
Haleine du zéphir dans l'ardeur de l'été!
Du plus parfait Amant, tendre & fidelle Amante!
Doux foyer de rayons que l'amour met en jeu,
Pour embrâſer du plus beau feu
L'ame la plus indifférente.....

Ils alloient continuer, lorſqu'ils entendirent la voix de *Précieuſe* qui avoit écouté leurs chanſons, & qui voulut y répondre. Les accens de cette voix ſi tendre & ſi brillante, ſuſpendirent le concert des deux Bohémiens. Ils prêterent l'oreille, oſant à peine reſpirer pour ne rien perdre de cette douce mélodie.

PRÉCIEUSE.

De l'amour l'ardeur nouvelle
Se fait connoître à mon cœur;

Mais je tiens à plus grand bonheur
D'être honnête que d'être belle.

L'humble plante
Qui serpente,
Peut un jour parvenir jusqu'aux plus haut rameaux.
Et souvent on voit le liere,
Du sein de l'humble bruyere,
Elever son essor aux cimes des ormeaux.

Soumise à mon destin, je contemple sans peine
Ma petitesse & mon obscurité.
Contre tous les revers ma ressource est certaine:
J'attend de moi mon sort & ma félicité.

Mes talens, ma vertu; voilà mon opulence:
Ce sont là les trésors que chaque jour j'accrois.
Ce qui dépend du ciel, est hors de ma puissance:
Je sais, & je saurai me soumettre à ses loix.

De la beauté, j'entends vanter les droits;
Et sur les plus grands cœurs sa victoire est commune....
Eh bien! j'éprouverai si par un digne choix,
Je puis élever ma fortune.

Si l'inégalité n'est qu'un jeu du hazard;
Si les ames naissent égales,
Un nom commun peut tôt ou tard
S'égaler au races Royales.

Lorsque *Précieuse* eut fini de chanter, *Clément* & André allerent au-devant d'elle. Ils s'entretinrent tous trois assez long-tems; & *Précieuse* mit dans sa conversation tant d'esprit, de finesse & de décence, que Clément approuvoit de plus en plus le projet de son ami, qu'il avoit d'abord regardé plutôt comme un excès de jeunesse, que comme une résolution bien solidement prise.

La troupe leva son camp ce jour-là. Elle fut s'établir dans un village à trois lieues de Murcie, où il arriva au bel André une avanture qui pensa faire pleurer sa mort à tous les Bohémiens. *Précieuse*, la Vieille, *Christine*, *Clément*, André & plusieurs de leurs camarades, après avoir donné en gage quelques ustensiles d'argent pour assurance qu'ils ne voleroient rien, s'é-

toient logés dans une hôtellerie qui appartenoit à une riche veuve. Cette femme avoit une fille de dix-sept ans assez bien faite, & plus dégourdie que belle. On la nommoit *Carducha*. La petite Villageoise en voyant danser les Bohémiens, étoit devenue si folle d'André, qu'elle résolut de lui déclarer son amour, & de le prendre pour mari s'il y consentoit ; quand elle devroit s'exposer à l'indignation de toute sa famille. Elle épioit le moment de lui parler en liberté, lorsqu'elle l'apperçut dans une basse-cour où il ramenoit des mulets. Elle court : elle l'aborde : aussi pressée par la vivacité de son ardeur que par l'embarras des circonstances, elle ne veut pas perdre des instans précieux à se laisser deviner par des agaceries. André, lui dit-elle franchement, je suis fille unique & riche : cette maison appartient à ma mere : elle a deux fermes & un beau vignoble : tu me plais ; je t'aime : veux-tu m'épouser ? Réponds-moi vîte. Si tu es aussi bon que beau, tu verras quelle vie nous menerons ensemble. André, confondu de l'audace de *Carducha* : Mademoiselle, lui dit-il, je suis fiancé : nous autres Bohémiens nous n'épousons jamais que des Bohémiennes. Que le Ciel daigne reconnoître la grace que vous me faites ! je suis bien loin d'en être digne. *Carducha*, qui ne comptoit pas sur une réponse si claire & si précise, pensa tomber à la renverse d'étonnement & de douleur. Quelques Bohémiens qui entrerent dans la basse-cour, l'empêcherent de répliquer. Elle se sauva le désespoir dans l'ame, & ne respirant que la vengeance. Il n'échappoit point à la pénétration d'André qu'avec un pareil caractere, *Carducha* étoit capable de tout. Aussi résolut-il de mettre bientôt un grand intervalle entre cette créature & lui. Elle eut beau se servir du langage des yeux pour lui faire voir avec autant d'évidence que d'effronterie, qu'elle étoit prête à l'honorer de ses bontés, en attendant qu'il se décidât sur le mariage ; André fut sourd & aveugle : il évita avec le plus grand soin, le danger d'un second tête-à-tête, & supplia ses camarades de déloger le même jour. Les Bohémiens accoutumés à regarder les prieres d'André comme des ordres, se mirent à faire leurs pa-

quets, & difpoferent tout pour partir à l'entrée de la nuit. *Carducha*, tranfportée de colere, fentit que la feule idée de l'abfence d'André venoit déja lui déchirer le cœur, & que le doux efpoir de tant de plaifirs alloit difparoître avec ce beau garçon. Ses defirs irrités par un refus auffi piquant, lui infpirerent le deffein d'arrêter chez elle, par force, l'ingrat que fes charmes n'avoient pu retenir. Auffi peu délicate fur le choix des moyens, qu'elle avoit été peu réfervée dans fa conduite, elle imagina de gliffer dans les hardes d'André deux colliers de corail & quelques écuelles d'argent. A peine les Bohémiens étoient-ils à vingt pas de la maifon, qu'elle commença à jetter les hauts cris, & à implorer le fecours de la Juftice contre des voleurs qui emportoient fes joyaux & fon argenterie. La populace s'attroupa autour des Bohémiens qui firent alte, & qui jurerent qu'aucun d'eux n'avoient rien dérobé, ce qu'il étoit aifé de vérifier en vifitant tous les facs. Cette offre ne plût point à la Vieille, qui craignit qu'on n'apperçût les bijoux de *Précieufe* & les habits de *Dom Juan*, qu'elle gardoit avec beaucoup de précaution : mais la méchante *Carducha* la tira bientôt de peine; car on l'entendit s'écrier tout-à-coup, qu'il falloit ouvrir les paquets d'un certain Bohémien, grand danfeur, qu'elle avoit vu entrer deux fois dans fa chambre. Elle défignoit André, & affuroit avec emportement, que lui feul étoit capable du vol dont elle réclamoit la reftitution. Voilà mon mulet & mon fac, interrompit le fier André : fi vous trouvez les effets qui vous appartiennent, je m'engage de les payer au moment même, cent fois plus qu'ils ne feront eftimés, & je me foumets aux châtimens que la loi prononce contre les voleurs. Les archers accourus au bruit de cette bonne fortune, vuident le porte-manteau d'André, & y trouvent les deux colliers & les écuelles. Qu'on juge de la furprife du généreux Bohémien : une ftatue de pierre n'eft pas plus immobile qu'il le devint à l'afpect des joyaux & de l'argenterie. Vous voyez, dit l'horrible *Carducha*, que mes foupçons n'étoient pas fi mal fondés. Se peut-il qu'une fi belle figure cache un abominable voleur!

L'Alcalde, témoin de la ſcène, ne donna pas le tems à *Carducha* de continuer ſes exclamations. Il accabla d'injures tous les Bohémiens, & ſurtout André, auquel il prodigua les épithetes les plus humiliantes & les plus énergiques. L'innocent accuſé gardoit le ſilence, & les ſuppôts de la Juſtice, trompés par ſon air de confuſion, n'héſiterent point à le croire coupable d'un crime trop au-deſſous de lui pour qu'il daignât ſe juſtifier. Je crois qu'il s'aviſe de faire l'honnête homme, dit un Alguazil, couſin de l'Alcalde, en apoſtrophant le jeune Bohémien avec l'air d'arrogance & de raillerie que l'on connoît à ces vils ſcélerats, le mépris & l'horreur de la Juſtice, au moment même qu'elle eſt contrainte d'employer contre un Citoyen leur infâme miniſtere. Ne diriez-vous pas, continua-t-il, que c'eſt la vertu même ? Nous venons de le prendre la main dans le ſac; eh, bien, vous allez voir qu'il niera le vol. Je vous demande ſi tous ces veillaques ne feroient pas bien mieux d'aller, de bonne grace, ſervir le Roi ſur ſes galeres, que de danſer & de voler de village en village ? Foi de ſoldat, il me prend envie de jetter ce Bélitre à mes pieds d'un revers de mon bras! En achevant ces paroles, il applique au noble Bohémien le plus vigoureux *ſoufflet* que puiſſe donner la main d'un homme. André, furieux, redevint le Chevalier *Dom Juan.* Il s'élance ſur ce miſérable, lui arrache ſon épée, la lui plonge dans le cœur, & l'étend roide mort ſur le carreau. L'air retentit alors des hurlemens de la populace qui recule d'effroi : l'Alcalde appelle main-forte : *Précieuſe* s'évanouit : André, couvert du ſang de l'Archer, tremble pour ſa Maîtreſſe : on court aux armes : le meurtrier eſt aſſailli de toutes parts : la confuſion, le déſordre, les coups & la pouſſiere, font un tableau où l'on ne diſtigue plus rien, & dont les cris augmentent encore l'horreur. *Dom Juan* partagé entre le ſoin de ſecourir *Précieuſe* & l'embarras de ſe défendre, couroit le plus grand péril. *Clément* n'étoit pas là pour joindre ſes efforts à ceux de ſon cher André : les Bohémiens l'avoient chargé de ſouſtraire les bagages à la fureur de la populace. André perd ſon ſang & ſes forces;

il ſuccombe : on le charge de fers. L'Alcalde auroit bien voulu ſe donner le plaiſir de le faire pendre ſur le champ ; mais il falloit envoyer le criminel pardevant le Tribunal ſupérieur de Murcie. Obligé de ſe borner à quelques préliminaires, ce digne Officier ſe contenta d'enfermer André dans un cachot, & de lui faire ſouffrir, en attendant mieux, tous les tourmens & toutes les humiliations dont il pût s'aviſer. Par ordre de l'Alcalde, les Archers firent main-baſſe ſur le reſte de la troupe. Quelques Bohémiens échapperent. *Clément* ne fut pas des derniers à fuir : la frayeur de ſa premiere aventure lui donnoit des aîles ; mais le plus grand nombre de ſes camarades fut arrêté.

Les priſonniers furent conduits le lendemain à Murcie où l'Alcalde entra, triomphant, à la tête de ſes recors. Tous les Bohémiens, hommes & femmes, le ſuivoient garottés deux à deux le long d'une grande chaîne. Pour que la populace pût diſtinguer le meurtrier, on l'avoit attaché ſur un mulet, les fers aux pieds & aux mains. *Précieuſe* ſeule étoit libre : le charme de ſa beauté avoit amolli l'ame de ces barbares. On la voyoit ſur ſa petite haquenée auprès de ſon Amant, abîmée dans le déſeſpoir, & les yeux innondés de pleurs. La marche étoit fermée par un peloton d'Archers qui faiſoient l'arriere-garde, les armes hautes. Ce ſpectacle avoit attiré tous les habitans de Murcie : ils accouroient en foule pour inſulter & pour maudire l'aſſaſſin & ſes complices : mais lorſqu'ils jettoient les yeux ſur la jeune Bohémienne, ſur ce viſage divin que les Archers mêmes n'avoient pu regarder ſans connoître la pitié ; le plus tendre intérêt ſuccédoit à l'indignation : les ſpectateurs tranſportés combloient *Précieuſe* d'éloges, & donnoient à ſes camarades, & ſurtout au bel André, mille témoignages de bienveillance.

Le bruit de la grande beauté de *Précieuſe* parvint bientôt à la femme du Sénéchal : impatiente de voir cette jeune merveille, elle obtint de ſon mari que *Précieuſe* ſeroit la ſeule qu'on ne meneroit pas en priſon ; mais le pauvre André fut plongé dans un cachot,

dont l'abſence de ſa belle Maîtreſſe augmentoit l'horreur & l'obſcurité. La jeune Bohémienne, ſuivie de ſa Grand'Mere, fut conduite devant la Sénéchale. On ne ſauroit peindre l'étonnement & le plaiſir de cette Dame, à la vue de ce bel enfant : elle l'appelle ; elle l'embraſſe ; elle fait des exclamations de ſurpriſe & de joie : elle s'informe de ſon âge, & s'écrie à chaque inſtant qu'elle prend cette charmante créature ſous ſa protection. *Précieuſe*, pénétrée de reconnoiſſance, ſe jette aux pieds de ſa Bienfaitrice : elle prend une de ſes mains qu'elle preſſe ſur ſon cœur, qu'elle arroſe de ſes larmes, qu'elle baiſe vingt fois avec des tranſports de tendreſſe dont la Sénéchale étoit enchantée. Heureux André ! cette expreſſion ſi touchante eſt celle de l'amour. C'eſt ſur ton ſort que *Précieuſe* répand un torrent de pleurs. L'eſpoir de ſauver une vie ſi chere, ouvre ſon ame à tous les élans de la reconnoiſſance. Ah ! Madame, s'écrie-t-elle, encouragée par les careſſes multipliées de la Sénéchale, le Bohémien enchaîné n'eſt point coupable. Le ſoldat qu'il a puni a oſé le frapper au viſage. Je vous conjure par ce que vous êtes, d'obtenir de Monſeigneur le Corrégidor, qu'il ſuſpende le châtiment que les loix prononcent contre le pauvre André.

Si vous trouvez quelques charmes à la malheureuſe proſternée à vos pieds, qu'ils obtiennent votre pitié pour lui. C'eſt mon amant : c'eſt mon époux ! Oui : c'eſt mon époux, quoiqu'il n'ait pas encore reçu ma main. Toute la troupe ſacrifiera ce qu'elle poſſede pour ſauver mon cher André. Madame ! ma Protectrice ! Si vous ſavez ce que c'eſt que l'amour, ſi vous en avez éprouvé le charme..... Oui : vous le connoiſſez..... Je vous conjure par votre cher époux, d'avoir pitié du mien : ſauvez-lui la vie ; ſauvez-la-moi : je vais mourir déſeſpérée. Tandis que *Précieuſe* prononçoit ces paroles entrecoupées de ſanglots, elle ne laiſſoit pas échapper les mains de la Sénéchale qu'elle ſerroit avec un frémiſſement mêlé de crainte & d'eſpoir. Ses yeux immobiles cherchoient à lire le deſtin d'André dans les yeux de ſa bienfaitrice. La Sénéchale attendrie, la preſ-

ſoit d'une main avec beaucoup d'affection. Le charme invincible d'une ſi belle douleur pénétroit juſqu'au fond de ſon ame : elle ſe baiſſe pour embraſſer *Précieuſe :* elle appuie ſon viſage ſur celui de la jeune Bohémienne, & tâche de calmer ſon déſeſpoir par quelques paroles conſolantes qu'elle peut à peine prononcer. *Précieuſe* profitant de ces momens d'intérêt, prioit de nouveau la Sénéchale de ſe ſervir, en faveur d'André, de tout le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon mari, lorſque le Corrégidor entra. Etonné de la beauté de *Précieuſe* & du tableau que lui préſente cette ſcène de ſentiment, il s'arrête les yeux fixés ſur ſa femme & ſur la jeune Bohémienne qui pleuroit dans ſes bras. *Précieuſe* ſe traîne aux pieds de ſon Juge. Ah! Seigneur, s'écrie-t-elle ; je demande la vie de mon jeune époux. S'il eſt coupable, que je meure pour lui. Suſpendez au moins de quelques jours... Donnez-nous le tems.... André n'eſt pas criminel.... il n'eſt que malheureux. Le Corrégidor dans l'admiration, ſentoit ſon ame s'émouvoir aux plaintes de la jeune Bohémienne. Le ſon de ſa voix, ſes larmes, ſa beauté ſi touchante, lui arrachent un ſoupir de tendreſſe & de pitié. Il détourne le viſage pour ne pas laiſſer appercevoir quelque marque de foibleſſe. La Vieille, qui avoit ſuivi *Précieuſe* dans l'appartement, ſe tenoit debout à quelque diſtance, pâle, interdite, la tête baiſſée & ſans proférer une parole. Elle approche en tremblant : elle prie qu'on daigne l'écouter : ſes yeux ſe portent tour-à-tour ſur la Sénéchale, ſur *Précieuſe* & ſur le Corrégidor, qu'elle regarde les uns après les autres avec un air d'égarement, de crainte & de joie : elle demande qu'on lui permette de ſortir, & revient à la hâte, portant un coffre qu'elle tenoit des deux mains. Grace, grace, Seigneur, s'écrie-t-elle en ſe proſternant le viſage contre terre. C'eſt moi qui ſuis coupable ; mais je vais tout réparer, & vous me pardonnerez ſi vos entrailles connoiſſent la pitié. Le Sénéchal, ſa femme & *Précieuſe*, ſtupéfaits, immobiles, les regards fixés ſur la Bohémienne, attendent ce qu'elle va prononcer. Voilà, Monſeigneur, continue la Vieille en balbutiant,

voilà les preuves de mon crime. Elle ouvre le coffre : elle en retire d'une main tremblante quelque nippes d'enfant. Le Sénéchal se baisse pour les examiner. Un billet étoit cousu sur le trousseau. Il le prend : il lit.... l'émotion & l'étouffement l'empêchent d'articuler Cons.. tan...ce d'As...ve...do... La nature arrache du fond de son cœur un cri d'attendrissement & de joie : il tombe dans les bras de sa femme, en entraînant *Précieuse* avec lui, sur le sein de sa mere. Les bras entrelacés, ils se serrent avec amour. On n'entend que ces noms entrecoupés de soupirs, de sanglots & de baisers : ma fille... ma chere fille.... Constance.... ma mere.... Ils confondent leurs larmes, leurs caresses & leurs transports ; & leur ame est accablée sous l'impression de cette ivresse pure & délicieuse, dont la nature au comble du bonheur peut seule connoître la jouissance.

Lorsque ces premiers mouvemens furent un peu calmés, le Sénéchal s'arrache des bras de sa fille & de sa femme pour interroger la Vieille qu'étoit encore à genoux au milieu de la salle, les mains jointes & fondant en pleurs ; & tandis que *Précieuse* attachée au cou de sa mere, se rassasioit des faveurs de l'amour maternel, la Bohémienne racontoit au Corrégidor l'enlevement de *Constance*. Le Sénéchal étoit à Madrid avec sa femme : la Vieille frappée de la rare beauté de leur aimable fille, épioit depuis plus de six mois l'occasion de s'en saisir ; selon la coutume des Bohémiens, qui, pour achalander leur troupe, dérobent tous les beaux enfans dont ils peuvent s'emparer : elle trouva le moyen de l'écarter un peu de sa Gouvernante, sur le soir au sortir d'une Eglise ; & l'emporta tout-à-coup dans la campagne, où elle se hâta de la dépouiller, & d'enfermer ses petites nippes dans le coffre qu'elle venoit d'ouvrir, étiquetées d'un billet qui renfermoit le nom de l'enfant & le jour de sa disparution. Au milieu de sa joie, le Corrégidor, indigné du récit de la Vieille, ne pût contenir un mouvement de fureur ; mais dans cet instant même, la Sénéchale revenue de la premiere commotion, présentoit à son mari sa chere *Constance* qu'elle l'invitoit à caresser. Le pere pressé par les bras

de ſa fille, reprit avec d'autant plus de facilité ſes ſentimens & ſon air de douceur & de clémence, que *Précieuſe* lui demandoit en le baiſant avec beaucoup de tendreſſe, la grace de la Vieille qu'elle appelloit encore ſa grand'mere. Elle l'obtint, & le Corrégidor voulut bien aſſurer lui-même la Bohémienne qu'elle ne ſeroit pas inquiétée. Pendant que *Conſtance* ſollicitoit la pitié de ſon pere, la Sénéchale, qui avoit repris ſes forces, appelloit tous ſes domeſtiques, & communiquoit ſa joie à toute la maiſon. La vieille Gouvernante de *Conſtance* étoit accourue des premieres. Après avoir embraſſé ſa jeune Maîtreſſe avec le plus tendre étonnement, elle la déchauſſe pour s'aſſurer elle-même, par un ſigne fort extraordinaire que Conſtance avoit ſur le pied, que *Précieuſe* eſt ſans aucun doute, la fille du Commandeur d'*Aſvédo :* mais le cœur maternel de la Sénéchale ne ſauroit former la moindre incertitude ; & tandis que ſes femmes montrent à tous les aſſiſtans les marques qui doivent faire reconnoître *Conſtance*, elle couvre encore de baiſers cette chere fille l'unique objet de ſon amour.

Le Corrégidor impatient de connoître tous les détails de la vie de *Précieuſe*, depuis ſon enlevement, apprit au moins avec la plus grande ſatisfaction, que la fauſſe grand'mere avoit eu pour ſa petite-fille les ſoins les plus tendres & les plus aſſidus ; & que malgré la baſſeſſe de ſon état, elle avoit veillé ſur ſes mœurs avec une inquiétude vraiement maternelle. Il ne fit donc plus d'autre reproche à la Vieille que d'avoir ſouffert que ſa fille ſe prît d'inclination pour un miſérable Bohémien, & qu'elle regardât comme ſon époux un voleur vagabond digne du dernier ſupplice. Mon pere, mon pere, s'écria *Conſtance*, en interrompant le Sénéchal, lors même que votre fille ne connoiſſoit pas ſon origine, croyez qu'elle avoit l'ame trop élevée pour former des liens dont elle auroit pu rougir. André eſt un Cavalier incapable de flétrir la nobleſſe de ſon ſang par un crime honteux. C'eſt à ſon honneur qu'il a été forcé de ſacrifier le brutal qui a oſé ſe permettre le dernier des outrages, & *Dom Juan de Carcamo*, Chevalier de l'Ordre

de Saint Jacques, n'a pu se voir frapper sans arracher la vie à son infâme agresseur. Oui : mon pere, l'amour a transformé *Dom Juan* en un vil Bohémien. Ce Gentilhomme me sacrifioit son rang, sa fortune & sa naissance. Il s'est abaissé jusqu'à moi pour devenir mon égal ; & lorsqu'il daignoit épouser *Précieuse*, devoit-elle refuser sa main, & refuseriez-vous aujourd'hui la main de *Constance* au trop généreux Carcamo ? Le Sénéchal & sa femme ne revenoient point de leur surprise. Avec quelle douceur ils admiroient le courage, les sentimens & l'esprit de leur fille, dont le naturel avoit résisté à la bassesse de son éducation ! Le sort du malheureux Chevalier leur inspire le plus vif intérêt : ils font mille questions à la Vieille, & ils apprennent avec un nouveau plaisir, que la sagesse & la vertu de *Précieuse* l'avoient toujours retenue dans les bornes de la plus honnête inclination. *Constance* acheva d'étonner le Sénéchal en se jettant à ses pieds pour lui demander pardon de sa faute, quoique cette faute fut involontaire ; & en lui protestant que malgré l'amour que *Précieuse* devoit au Chevalier, la respectueuse *Constance* se soumettoit désormais à ce qu'il plairoit à son pere d'ordonner de son sort. Va, ma chere fille, dit le Sénéchal attendri jusqu'aux larmes, ma chere *Précieuse* ! (car je veux que le nom te reste en mémoire de ta perte & de ton heureux retour) ton pere se charge de ton bonheur. Mon ami, interrompit la Sénéchale, je ne vois rien qui puisse s'opposer à cette belle union. Quoi ! reprit le Corrégidor, nous venons de la retrouver, & vous voulez déja que Don Juan nous l'enleve ? Jouissons au moins de notre chere fille, tandis qu'elle nous appartient encore. Eh bien, continua la mere, achevez donc de donner à la pauvre *Précieuse* la plus forte preuve de tendresse qu'elle puisse attendre de vous. Ne voyez-vous pas la violence qu'elle se fait pour ne point vous parler de l'état affreux où doit être l'infortuné Don Juan ? elle vous conjure par la voix de sa mere de donner vos ordres pour qu'il sorte au moment même de cet abominable lieu si peu fait pour un homme comme lui. Vous concevez qu'en sa double qualité de Bohémien & de

voleur

voleur meurtrier, ces barbares ſurveillans ne l'auront pas épargné. Oui, ma chere Précieuſe, dit le Corrégidor embraſſant ſa fille, je vais le voir tout-à-l'heure, pour ne plus m'occuper que de ſon ſort; mais je veux ménager à ta mere le plaiſir de la ſurpriſe de Dom Juan. Je veux qu'il apprenne de ſa bouche cette heureuſe révolution. Vous me reverrez à l'entrée de la nuit, & nous irons enſemble délivrer le Chevalier.

Le Sénéchal, dans la crainte d'allarmer ſa femme & ſa fille, voulut leur laiſſer ignorer ſon deſſein. Il avoit réſolu, en éprouvant le courage & l'amour de Dom Juan, de lui donner aſſez d'inquiétude pour le punir de ſes *frédaines*. Il vole à la priſon : il pénetre dans le cachot où le criminel étoit enchaîné. Leve-toi, lui dit gravement le Sénéchal; je ſuis le Corrégidor (1). Es-tu l'époux d'une jeune & jolie Bohémienne que les archers ont arrêtée avec tes autres camarades? Interdit de cette queſtion à laquelle il ne s'attendoit pas, la cruelle jalouſie qui veilloit ſans ceſſe dans le cœur d'André, lui fait imaginer que le Corrégidor étoit devenu amoureux de la jeune Bohémienne; & cette affreuſe idée l'épouvante mille fois plus que l'horreur du ſupplice auquel il ſe croit deſtiné. Il garde quelque tems un morne ſilence : il cherche à ſurmonter ſon trouble, & répond au Sénéchal qui le preſſe de parler : ſi Précieuſe dit que je ſuis ſon époux, elle a dit la vérité; ſi elle dit que je ne le ſuis point, elle ne fait pas un aveu moins véritable; car Précieuſe ne ſauroit proférer un menſonge. Ce ſcrupule eſt une merveille dans une créature de ſon eſpece, reprit le Corrégidor. Il eſt vrai qu'elle prétend être ton épouſe, & qu'elle aſſure qu'elle ne t'a pas encore donné la main. Je viens de lui apprendre que ton crime mérite la mort : elle demande qu'il lui ſoit per-

(1) Le Corrégidor de Cervantés traite Dom Juan avec le dernier opprobre, avant de lui parler de Précieuſe. Cet excès de plaiſanterie eſt tellement hors de propos, qu'on s'étonne de voir qu'il ſoit échappé à l'Auteur de Dom Quichotte, de ſemblables fautes contre le goût.

mis de t'époufer avant que tu meures. Eh, bien, Seigneur, reprit André, lui refuferiez-vous cette fatisfaction? Pour moi je meurs content fi je meurs fon époux! Elle vous eft donc bien chere, continua le Sénéchal? Mille fois plus que la vie, repartit André. C'eft à vous, Seigneur, qu'il appartient de décider de mon fort. Je vous conjure de ne pas me laiffer dans une plus longue incertitude. J'ai tué celui qui m'avoit fait la plus cruelle de toutes les offenfes. J'adore Précieufe; & puifque je dois mourir; que je meure *en fa grace*: celle de Dieu ne me manquera point (1). Heureux l'un & l'autre d'avoir obfervé avec la plus févere exactitude, tout ce que nous nous étions mutuellement promis. Vous ferez fatisfait, pourfuivit le Corrégidor, qui foutenoit fon perfonnage avec beaucoup de peine. Vous remplirez ce foir vos engagemens, & je m'acquitterai des miens. Il fortit en achevant ces paroles, & laiffa le pauvre André dans un mêlange d'horreur & de joie qu'il eft moins difficile d'imaginer que de peindre.

Précieufe avoit profité de l'abfence du Sénéchal, pour épancher fon ame dans le fein de fa mere. Elle lui rendit un compte exact des moindres détails de fa vie: elle lui avoua que malgré l'intime perfuafion où elle avoit toujours été d'être née la fille d'une miférable Bohémienne, il s'élevoit quelquefois dans fon cœur, des mouvemens d'orgueil & de fierté qui lui faifoient regarder avec le dernier mépris tous les gens de fa profeffion; & cet inftinct de fon état (fi je puis m'exprimer ainfi) l'avoit furtout rendue fenfible à l'attachement dont André lui avoit donné tant de preuves. La Sénéchale toujours plus enchantée des difcours de fa fille, fe plaifoit à fouiller dans tous les replis de fon ame: elle la preffoit de queftions fur fes fentimens pour André; & Précieufe repréfentoit à fa mere, avec toute la modeftie de la pudeur, combien il lui auroit été difficile de réfifter à l'amour de Dom Juan qui lui

(1) On voit que le fyftême naiffant de Molina avoit déja fait les plus grands progrès en Efpagne.

faifoit de fi grands facrifices. Que n'avoit-elle pas dû efpérer de la tendreffe & du caractere d'un homme qu'aucune confidération ne retenoit pour élever à lui une chétive Bohémienne, & dont elle avoit été à portée d'éprouver tant de fois la douceur, la fageffe & la fenfibilité ? Et maintenant que Dom Juan a retrouvé fon égale dans Conftance, n'auroit-elle pas raifon d'attendre le fort le plus heureux, fi les auteurs de fes jours, ajoutoit-elle en baiffant la voix, ne s'oppofent point à ma félicité ?

Le Corrégidor vint rendre compte à fa femme & à fa fille de la fcene qui venoit de fe paffer dans la prifon. A ce récit, Précieufe ne put contenir fes larmes. La fituation de Dom Juan, fon courage, la vérité de fon amour, la mettoient hors d'elle-même. Sa mere employa tout pour la confoler, & le Sénéchal leur promit de les mener à la prifon fur la fin du jour.

Dès que le Corrégidor fut forti de la maifon criminelle, le Concierge defcendit au cachot de Dom Juan pour le conduire dans une grande falle, où l'on avoit commandé de lui procurer quelques douceurs. Dom Juan y monte les pieds & les mains libres, mais encore ceint d'une chaîne de fer. Il s'affeoit auprès d'une table, la tête appuyée fur une main, & abîmé dans une confufion d'idées qui ne lui préfentoit aucun objet déterminé. On ne lui donna pas le tems de débrouiller ce cahos. Il entend ouvrir la porte de la falle, & il voit entrer un Prêtre qui s'avance vers lui avec une douce gravité (1). Ce bon Eccléfiaftique venoit confoler le Prifonnier (2). Il entretint Dom Juan de tout ce

(1) Voici comme Cervantés fait parler ce Prêtre à Dom Juan. Le Prêtre : je viens vous confeffer, puifque vous devez mourir demain. Dom Juan : je me confefferai de bon cœur ; mais pourquoi ne pas me marier auparavant, puifqu'on permet que j'époufe Précieufe ? Quel lit on me prépare ! Cette teinte Angloife nous a paru faire le contrafte le plus bifarre avec la maniere du conte.

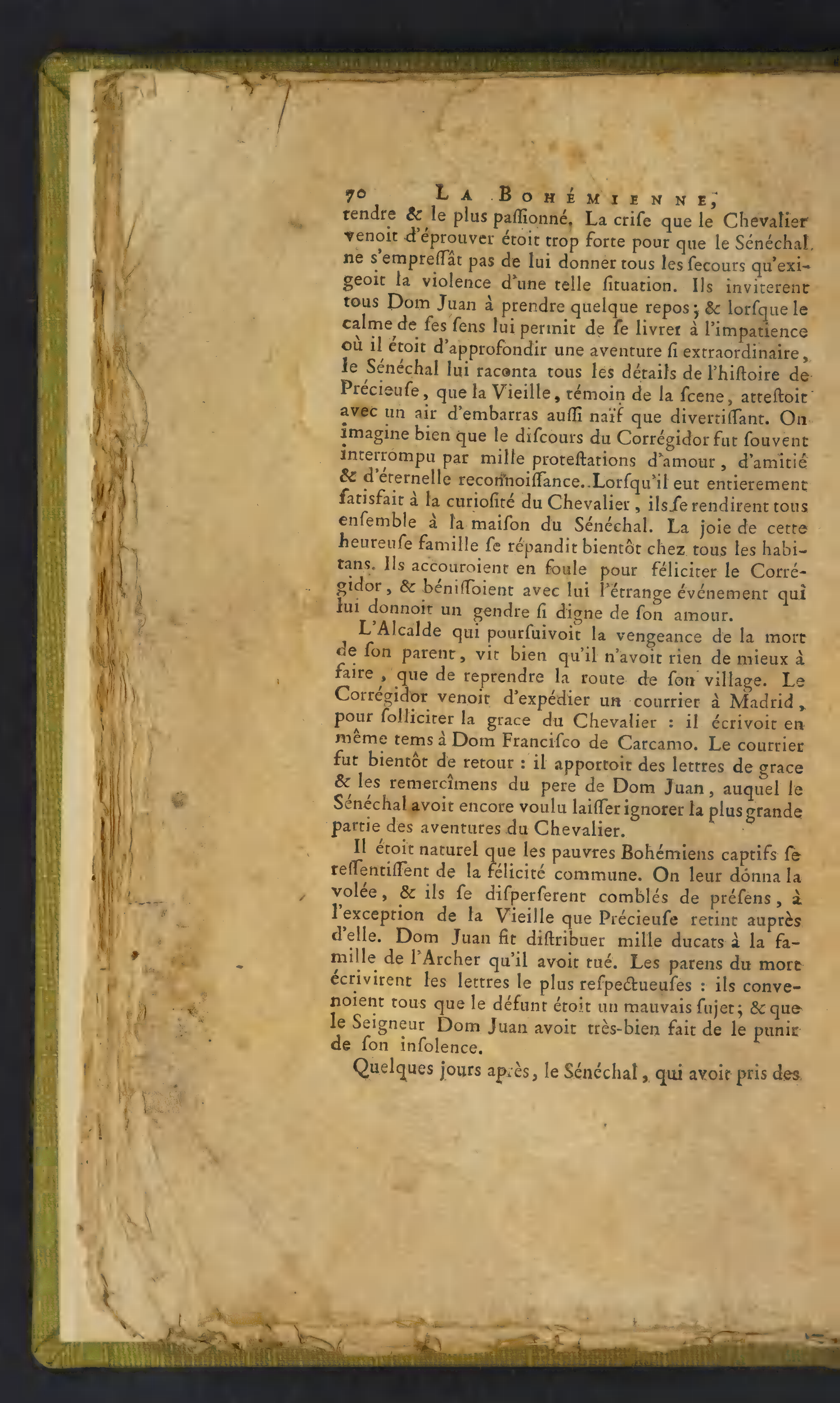
(2) Les Prêtres, en Efpagne, ont coutume de vifiter beau-

qui pouvoit remettre le calme dans ſon ame. Il lui préſenta l'unique objet de conſolation qui puiſſe reſter à la plupart des hommes, lorſqu'ils ſont au comble du malheur; le ſecours de la Religion, & ſans détruire les eſpérances qu'André pouvoit avoit ſur l'iſſue de ſon affaire, il ſut, en parlant à ſon imagination, le préparer à tout événement.

La Sénéchale cependant preſſoit ſon mari de mettre fin aux cruelles douleurs de Dom Juan, que le Corrégidor trouvoit à propos de laiſſer quelque tems dans cette perplexité. Précieuſe joignit ſes inſtances à celles de ſa mere; & le Sénéchal déſarmé, monte en carroſſe avec ſa femme & ſa fille qui portoit encore ſes habits de Bohémienne. Ils arrivent à la priſon. Le Prêtre entretenoit Dom Juan avec beaucoup de chaleur, lorſqu'ils entrerent. Qu'on ſe repréſente le tableau. Précieuſe apperçoit ſon amant chargé de chaînes, & dans l'équipage du plus vil criminel : elle ſe jette dans les bras de ſa mere en pouſſant un grand cri, qui fut ſuivi d'un torrent de larmes. Dom Juan qui avoit tourné la tête, demeure d'abord immobile de plaiſir, de honte & de déſeſpoir. Il ſort de cet état d'anéantiſſement, pour ſe précipiter aux pieds de ſa maîtreſſe. Il eſſaye en vain de lui parler : ſa langue ſe refuſe à la violence de ſa ſituation. Il ne s'exprime que par des pleurs & des gémiſſemens. Le Prêtre interdit, leve les mains au Ciel. Approchez, mon Pere, lui dit le Corrégidor. Ce Bohémien & cette jeune fille veulent s'épouſer. Vous pouvez les marier en ma préſence. Ces paroles porterent dans le cœur de Dom Juan, une impreſſion de joie dont la perſpective horrible de ſa deſtinée ne pouvoit détruire le charme. Un tremblement univerſel agite tous ſes membres. Il prend la main de ſa Maîtreſſe, qu'il avance avec la ſienne vers le Prêtre qui va les unir. Ah! Seigneur, s'écrie Précieuſe, en jettant un de ſes bras au cou de ſon pere, & prête à ſuccomber à l'état déplo-

coup les priſons, & d'y porter les conſolations de leur miniſtere. Leur approche n'y eſt pas toujours le ſignal de la mort.

rable où elle voit ſon amant! voulez-vous qu'il expire à vos pieds? Ç'en eſt aſſez, dit le Corrégidor attendri. Levez-vous, André: non, Seigneur, interrompt Dom Juan; je veux recevoir à genoux l'unique faveur qui puiſſe adoucir l'amertume de ma mort. Levez-vous Dom Juan de Carcamo, continue le Sénéchal. André frémit d'entendre prononcer ſon nom. Il ſe leve avec un mouvement de fureur. Malheureuſe! qu'as-tu fait, dit-il à Conſtance? Que ne me laiſſois-tu mourir inconnu? Se peut il que ta foibleſſe vienne couvrir ma maiſon d'opprobre & d'infamie? N'étoit-ce pas aſſez d'avoir à pleurer ta perte? Faut-il que je pleure encore le deshonneur d'un pere à qui je vais donner la mort? Oui, Seigneur, pourſuit-il en s'adreſſant au Sénéchal: je ſuis l'infortuné Dom Juan de Carcamo; & ſi Précieuſe vous a raconté les ſuites funeſtes d'un déguiſement que ſa beauté & la violence de mon amour doivent juſtifier à vos yeux, vous aurez ſans doute appris que je n'ai rien fait d'indigne de ma naiſſance.... Cet horrible ſecret, elle vous l'a donc dévoilé!.... La Sénéchale tranſportée de la bonne mine, du noble orgueil & de la paſſion de Dom Juan, ne peut plus contenir les mouvemens dont elle eſt agitée. Ah! mon fils! mon cher fils! s'écria-t-elle, en ſe précipitant ſur le Chevalier! que l'excès de la joie ſuccede dans ton ame aux tourmens affreux qui la déchirent. Reconnois dans ta chere Précieuſe, ma fille & celle du Corrégidor. Le Sénéchal lui tend auſſi-tôt les bras & l'arrache de ceux de ſa femme pour l'embraſſer étroitement. Oui, Chevalier, je veux être ton pere, dit le Corrégidor en fondant en larmes. Conſtance de Méneſſés ſera l'épouſe de D. Juan de Carcamo. Tu n'as que trop expié ta faute, ſi l'on peut donner ce nom à l'emportement de l'honneur outragé. Dom Juan ne ſe connoiſſoit plus. Tant de commotions réitérées l'avoient plongé dans une eſpece de délire. Il embraſſe cent fois le Sénéchal & ſa femme, avec des mouvemens qui approchoient de la folie; & la vivacité de ſes tranſports n'étoit interrompue que pour jetter ſur Conſtance des regards enflâmés, & où l'ivreſſe de la joie venoit ſe confondre avec l'expreſſion de l'amour le plus



tendre & le plus paſſionné. La criſe que le Chevalier venoit d'éprouver étoit trop forte pour que le Sénéchal ne s'empreſſât pas de lui donner tous les ſecours qu'exigeoit la violence d'une telle ſituation. Ils inviterent tous Dom Juan à prendre quelque repos ; & lorſque le calme de ſes ſens lui permit de ſe livrer à l'impatience où il étoit d'approfondir une aventure ſi extraordinaire, le Sénéchal lui raconta tous les détails de l'hiſtoire de Précieuſe, que la Vieille, témoin de la ſcene, atteſtoit avec un air d'embarras auſſi naïf que divertiſſant. On imagine bien que le diſcours du Corrégidor fut ſouvent interrompu par mille proteſtations d'amour, d'amitié & d'éternelle reconnoiſſance. Lorſqu'il eut entierement ſatisfait à la curioſité du Chevalier, ils ſe rendirent tous enſemble à la maiſon du Sénéchal. La joie de cette heureuſe famille ſe répandit bientôt chez tous les habitans. Ils accouroient en foule pour féliciter le Corrégidor, & béniſſoient avec lui l'étrange événement qui lui donnoit un gendre ſi digne de ſon amour.

L'Alcalde qui pourſuivoit la vengeance de la mort de ſon parent, vit bien qu'il n'avoit rien de mieux à faire, que de reprendre la route de ſon village. Le Corrégidor venoit d'expédier un courrier à Madrid, pour ſolliciter la grace du Chevalier : il écrivoit en même tems à Dom Franciſco de Carcamo. Le courrier fut bientôt de retour : il apportoit des lettres de grace & les remercîmens du pere de Dom Juan, auquel le Sénéchal avoit encore voulu laiſſer ignorer la plus grande partie des aventures du Chevalier.

Il étoit naturel que les pauvres Bohémiens captifs ſe reſſentiſſent de la félicité commune. On leur donna la volée, & ils ſe diſperſerent comblés de préſens, à l'exception de la Vieille que Précieuſe retint auprès d'elle. Dom Juan fit diſtribuer mille ducats à la famille de l'Archer qu'il avoit tué. Les parens du mort écrivirent les lettres le plus reſpectueuſes : ils convenoient tous que le défunt étoit un mauvais ſujet ; & que le Seigneur Dom Juan avoit très-bien fait de le punir de ſon inſolence.

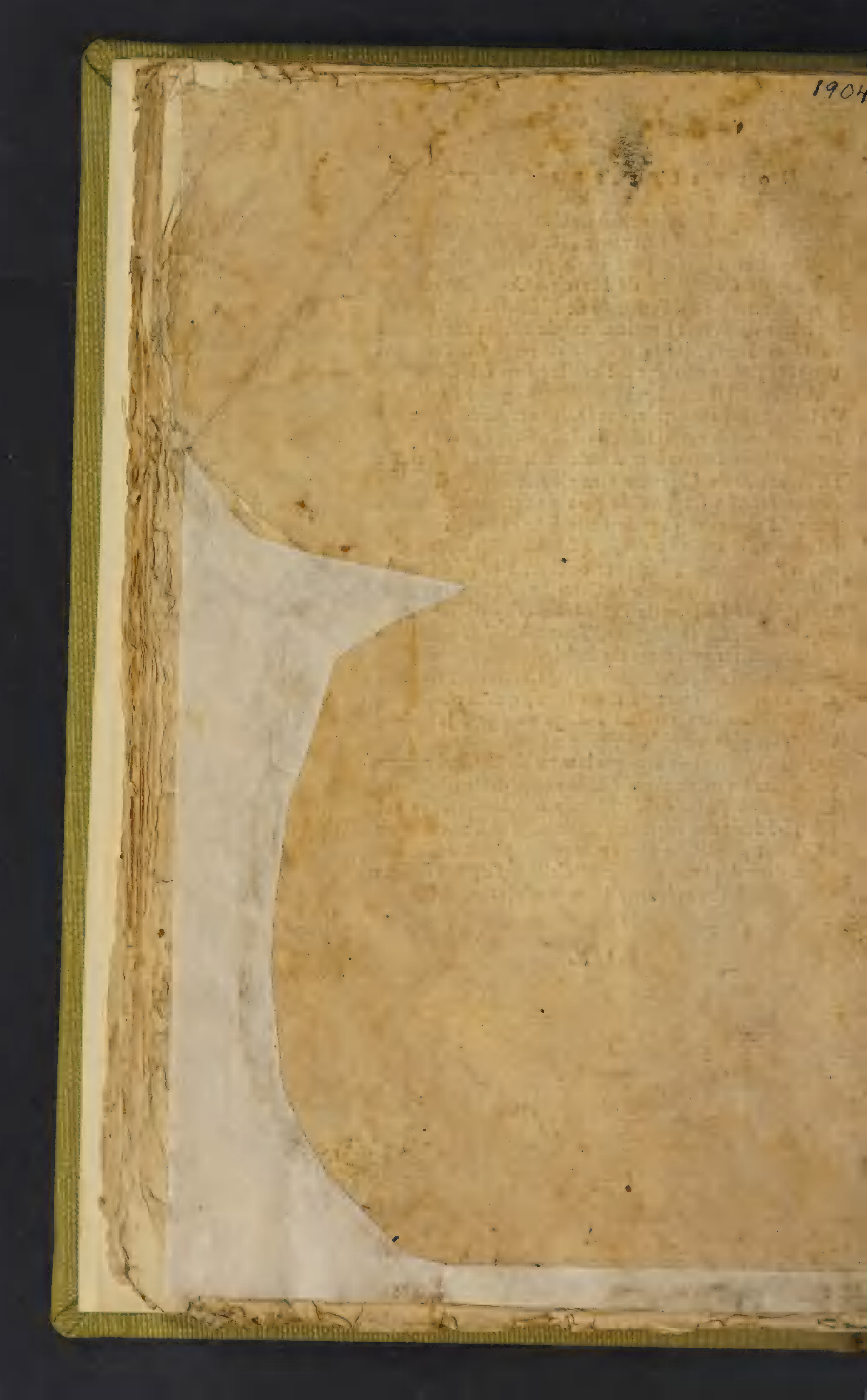
Quelques jours après, le Sénéchal, qui avoit pris des

mesures secrettes, obtint de la Cour la permission de céder sa charge à D. Francisco de Carcamo : il annonça cet arrangement au Chevalier, & lui apprit que son pere étoit en chemin pour venir prendre possession de la place de Corrégidor de Murcie. Cette circonstance avoit déterminé D. Fernando de Ménessés à suspendre les nôces de sa fille; mais il ne pût résister aux prieres de Dom Juan, qui le conjura de ne pas différer son bonheur; & le mariage fut célébré sans éclat.

A peine les jeunes Epoux avoient-ils goûté les délices de leur nouvelle situatiou, que D. Juan reçut des lettres de son cher Clément, qui lui écrivoit de Genes son heureuse arrivée chez un oncle dont il étoit tendrement chéri : celle D. Francisco de Carcamo vint ajouter encore à la joie de son fils. La surprise du pere ne fut pas médiocre, lorsqu'il reconnut dans sa belle fille cette jolie Bohémienne qu'il avoit vu danser à Madrid. Ce ne fut plus qu'un concours de fêtes pour célébrer à la fois l'instâllation de Dom Franéisco de Carcamo, & le mariage de Dom Juan. La famille des Ménessés s'y distingua par la plus grande magnificence. Tous les Poëtes de Murcie chanterent les aventures du Bohémien & de la Bohémienne; & le fameux licencié Poço écrivit de si belles choses sur les amours de Dom Juan, que la renommée de Précieuse sera transmise d'âge en âge, jusqu'aux siecles les plus reculés.

J'allois oublier de dire que la mere de Carducha ayant découvert les manœuvres de son abominable fille, vint annoncer à l'Alcalde de Murcie que le prétendu vol d'André étoit une fable de la composition d'une femme en fureur; mais on ne voulut point parler de châtiment dans des jours de paix & d'allégresse, & l'infâme Carducha fut abandonnée à son malheureux sort.

FIN.


1904